

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOGRAMMA

# UNIVERSEL

**VIN MARIANI**



**LE TONIQUE IDEAL**

Fortifie  
Nourrit  
Rafraichit

**CORPS ET CERVEAU**

APPROUVE PAR  
LES MEDECINS  
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les  
Epiciers

**GARE AUX IMITATIONS**

LAWRENCE A. WILSON & Cie

Seuls agents au  
Canada pour

Gold Lack Sec Champagne

Wilson's Old Empire Rye

**VOL. III - NO. 15**

Samedi, le 26 Dec. 1896

**SOMMAIRE DES GRAVURES :**

**L'ENTREE DE BETHLEEM**

LA GROTTTE DES BERGERS, DANS LA PLAINE DE BET-SAOUR

L'ADORATION DES MAGES

JESUS RETROUVE PAR MARIE ET JOSEPH DANS LE TEMPLE — LA SAINTE FAMILLE

ROME — Abside de la basilique de St-Jean-de-Latran, reconstruite par Leon XIII.

BEAUX-ARTS — Le Pharisien et le Publicain, chef-d'œuvre de Jacques Tissot —  
L'ami pretere.

ACTUALITE — Les Commissaires du Tarif et la Commission en seance.

NAPOLEON — Marechal Stockpot attaquant un convoi de fourrageurs, etc., etc.

Grand nombre de gravures comiques, devinettes, etc., etc.

**LE NUMERO : 5 CENTINS**

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.



**LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE**  
**COMMERCIALE**  
 1560 RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES  
 POUR  
 LIVRES, JOURNAUX  
 POUR L'INDUSTRIE  
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,  
 CARTES D'AFFAIRES, PROSPECTUS,  
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

# Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : UN AN, - \$2.50  
 SIX MOIS, \$1.25

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :  
 1560, RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

## PRIME No 5

### UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

#### CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

## REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

## AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

## COUPON

A DETACHER

## DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

BEAUX-ARTS



L'AMI PRÉFÉRÉ

## SCIENCES APPLIQUÉES



Dernier cri du progrès moderne — Ce qu'on verra au 20e siècle avec la vogue des voitures automobiles.

On parlait de mademoiselle D... qui, en vieillissant, a perdu la beauté sans gagner le talent.

— Elle me rappelle ma jeunesse, dit quelqu'un.

— Elle ne me rappelle pas la sienne, répondit Alexandre Dumas fils.

Un matin d'hiver, par un froid de loup, un magister du village demande à un enfant :

— Quel est le mot latin pour *froid* ?

Le jeune élève cherche un instant.

— Attendez donc, dit-il, voyons... je vais y être... j'ai le mot au bout des doigts.

Sang-froid. — Au milieu d'une bataille, au plus fort de l'action, le général Custine reçoit une dépêche.

— Lisez, j'écoute.

Au moment où l'officier commence la lecture, une balle passe entre ses doigts et traverse la dépêche.

Surpris il s'arrête.

— Continuez, lui dit Custine, la balle n'a dû enlever qu'un mot.

Un collégien à sa mère :

— M'man, le proviseur m'avait confisqué ma pipe.

— Il te l'a rendue ? Quelle horreur !

— Oui m'man, parce que je lui ai dit qu'elle était à toi.

Une farce anglaise.

L'amusante méprise suivante se serait passée à la gare de Dieppe, au moment du départ de l'express de Paris.

Une dame anglaise d'âge plutôt mûr se disposait à monter dans un wagon de première, avec un toutou dans ses bras, qu'elle paraissait choyer avec amour, lorsqu'elle fut arrêtée par un employé.

— Madame, vous ne pouvez pas conserver votre chien.

— Je voulais.

— Les chiens sont soumis à la taxe et renfermés dans des caisses spéciales.

— Pas le mienne.

— Madame, le règlement ne souffre pas d'exceptions.

— Je mettais dans mon sac de nuit.

— C'est impossible.

— Je mettais t'ôjor in England.

— En France, il faut vous séparer de votre chien et payer.

— Je payais pas. Je laissais la chienne ; je pouvais ?

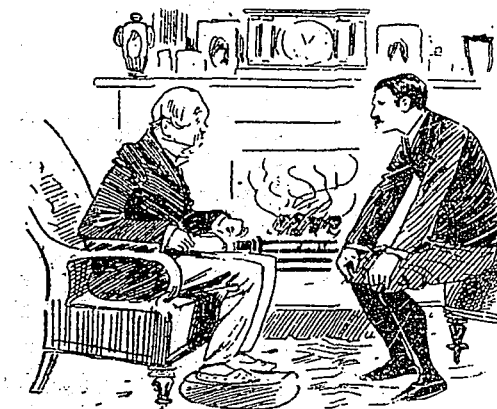
— Vous êtes libre ; donnez.

L'anglaise tend le chien ; l'employé s'en saisit, mais le rend immédiatement au milieu des rires intarissables de la foule.

Azor était empaillé...

On juge de la joie des spectateurs.

## UN REMEDE NOUVEAU



LE PATIENT (au docteur bicycliste) — Ah ! docteur, je me sens descendre la côte assez vite !...

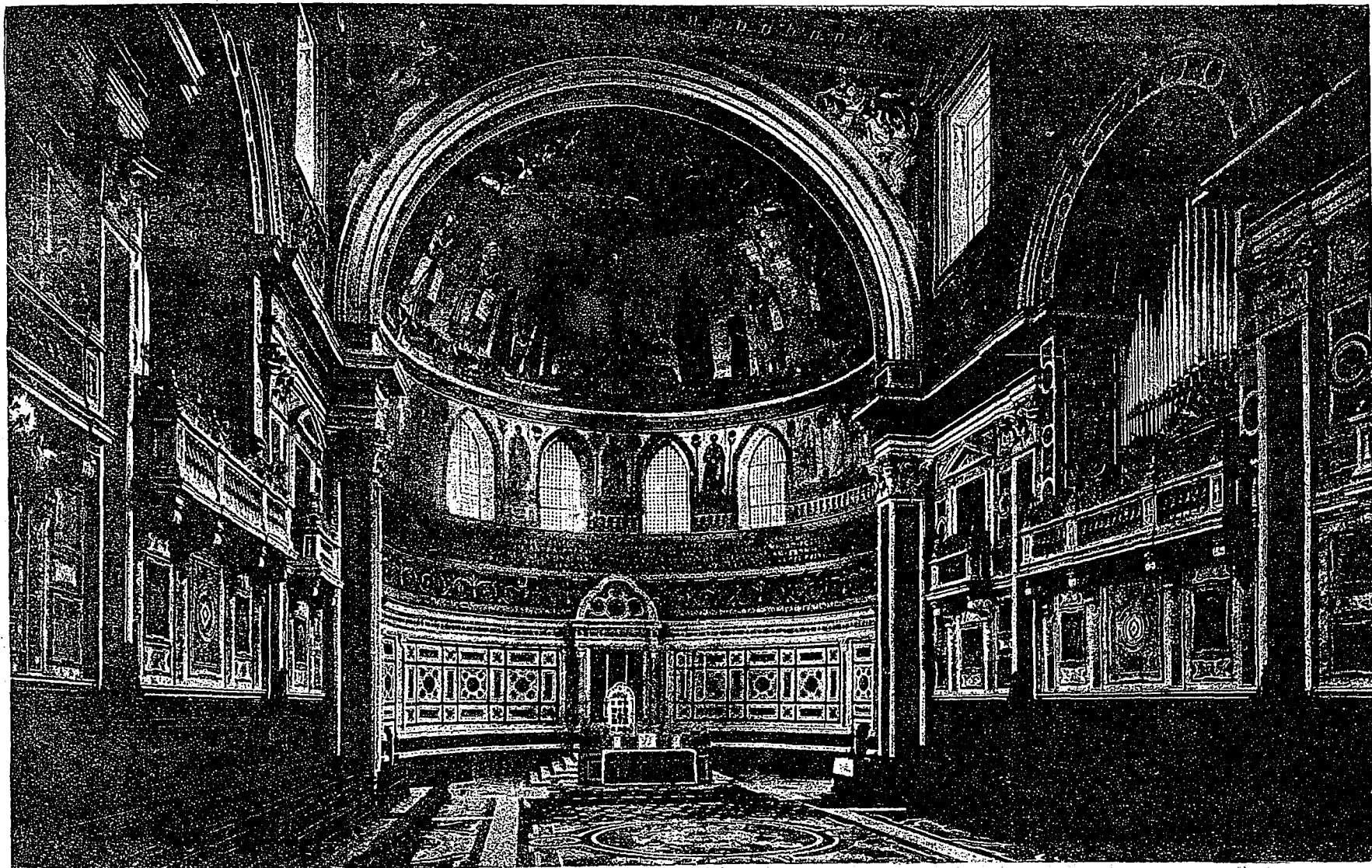
LE DOCTEUR — Appliquez les freins, mon cher monsieur, appliquez les freins !...

— Elève Gerboussot, qu'est-ce qu'un paricide ?

— M'sieu, c'est celui qui tue son père.

— Fort bien, mais un régicide ?

— M'sieu, un régicide ? M'sieu... c'est celui qui tue un employé de la régie !...



ROME — Basilique de Saint-Jean de-Latran : Abside récemment reconstruite



## AU BAL TRAVESTI



— Qu'êtes-vous, madame ?  
 — Je suis le Japon, et vous !  
 — Oh ! moi, je suis l'Ecosse.

## Economie domestique :

Mme Ménager. — Moi, je fais tous mes chapeaux moi même par économie.  
 Mme Grandgenre. — Vraiment !  
 Mme Ménager. — Oui, celui que j'ai sur la tête ne m'a coûté que trente sous pour la forme.  
 Mme Grandgenre. — C'est incroyable.  
 Mme Ménager. — Et je l'ai garni moi-même.  
 Mme Grandgenre. — Où avez-vous acheté la garniture ?  
 Mme Ménager. — Chez Félix. J'en ai eu pour cinq piastres !

C'est différent.  
 Commis. — Cette soie était marquée deux piastres la verge.

Cliente. — Oh ! Dieu ! c'est horrible ! Je ne puis songer à payer un si haut prix.

Commis. — Oui, mais nous l'avons diminuée. Nous la vendons maintenant une piastre quatre-vingt-quinze centins la verge.

Cliente. — Ah ! c'est différent. En ce cas, vous pouvez m'en couper douze verges.

## UN JEUNE HOMME... QUI PREND BIEN !



Pendant que Cancaneau est absorbé par le souci des étrennes à faire, un vaurien "lui fait" le mouchoir en disant :

— Excusez, monsieur ; je ne puis attendre au Jour de l'An, tant je suis enrhumé du cerveau.

## QU'ON EN JUGE UN PEU



— Et on me dit que l'apparence est tout à la ville !...

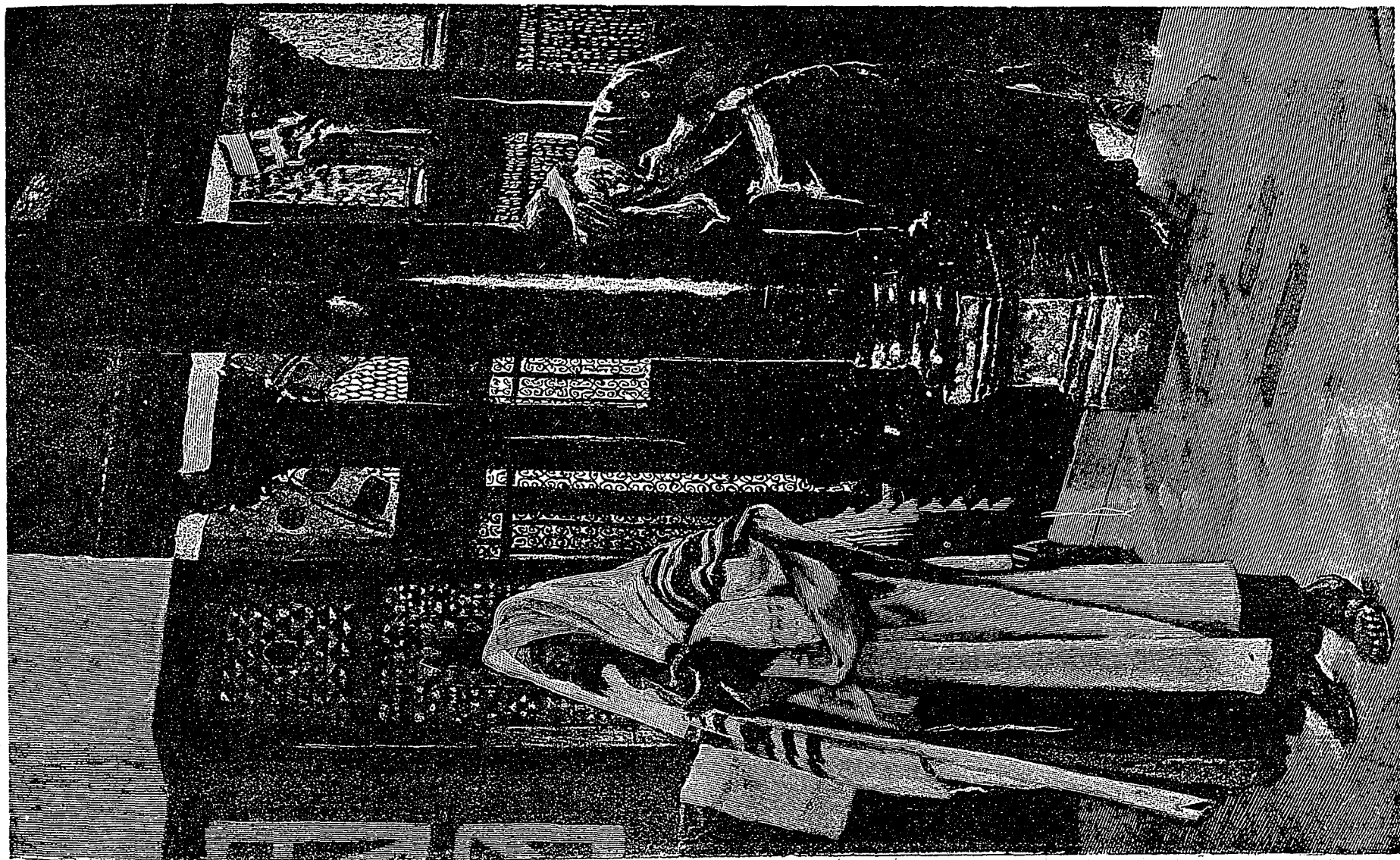
## Toujours les paronymes.

Le glorieux général Decaen (qui servit à côté de Marceau et de Kléber dans les armées de la République) simple soldat en 1792, général en 1796, avait un frère qu'il avait attaché à son état-major.

Un jour celui-ci, se rendant à l'armée, habillé en bourgeois, est arrêté par la gendarmerie. Un brigadier lui demanda !

— Comment vous nommez-vous ?  
 — Decaen, répond l'officier.  
 — D'où êtes-vous ?  
 — De Caen.  
 — Qu'êtes-vous ?  
 — Aide-de-camp.  
 — De qui ?  
 — Du général Decaen.  
 — Où allez-vous ?  
 — Au camp.

Hum ! Hum ! dit le brigadier, il y a bien des cancans dans ceci. Enfin passez !



LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN — Tableau de Jacques Tissot



## LOCATAIRE ET PORTIERE



- Si j'ai un bon avis à vous donner, ne vous mordez pas la langue.
- Non ! et pourquoi ça ?
- Car elle est terriblement venimeuse, et vous pourriez vous empoisonner ! . . .

Cancaneau, négociant, écrit à un de ses clients :

“Je vous offre du drap conforme à l'échantillon à \$1.80 la verge. Au cas où vous ne répondriez pas, j'en conclurais que vous ne voulez le payer que \$1.60. Pour ne pas perdre de temps, j'accepte ce dernier prix.”

## DÉSILLUSION



- LE PHARMACIEN.—Ah ! que je voudrais posséder une photographie de vous !
- LE POETE.—Trop aimable. Pourquoi donc ?
- LE PHARMACIEN.—Pour annoncer le rénovateur des cheveux que je vais lancer . . .

La logique de bébé :

- Dis-moi, petite mère, est ce que ça fait bien du mal d'être nègre ?
- Pourquoi cette question ?
- C'est que je me suis fait ce matin un noir à la jambe en tombant, et que ça me fait beaucoup souffrir !

du troisième vient se plaindre à la maîtresse de la maison de ce qu'on l'empêche de dormir.

— Je ne vous empêche pas de danser, chère madame, mais au moins priez donc vos invités d'enlever leurs chaussures.

Dialogue fin de siècle :

— Dis-moi, mon cher cousin, en ta qualité d'étudiant, tu dois savoir ce que c'est qu'un chronomètre !

— Certainement cousin. Un chronomètre est une pièce d'horlogerie que l'on peut mettre chez le prêteur sur gages.

Le fameux docteur X . . . est devenu spirite et il est là tout le temps dans son cabinet à évoquer les habitants de l'autre monde.

On en parlait à un de ses confrères :  
— Voyez-vous, l'intrigant, dit celui-ci, il se fait rendre ses visites !

On danse au quatrième étage.  
A deux heures du matin, le locataire

Une bonne petite vieille édentée s'en va trouver, la semaine dernière son dentiste :  
— Remettez-moi donc deux osanores qui manquent à mon ratelier, dit-elle.

BEAUX-ARTS



L'ADORATION DES MAGES — Tableau de Jacques Tissot

## REPLIQUE UN PEU PERSONNELLE



— Beau temps pour aller à la voile, hein ?...  
 — Hum ! c'est sans doute ce que je penserais, si j'avais un brise-lame comme le vôtre !...

Lord Preston aime à raconter l'histoire suivante qui lui est arrivée :

Il quittait Londres, à minuit, dans un char dortoir, pour le nord de l'Angleterre. Au matin, quand il s'éveilla, il vit un étranger assis en face de lui.

— Excusez-moi, dit l'étranger, puis-je vous demander si vous êtes riche ?

Quelque peu surpris, Sa Seigneurie répondit quelle était passablement à son aise.

— Puis je vous demander quelle est votre fortune ?

— Eh bien, si cela peut vous être agréable de le savoir, je crois que j'ai plusieurs milliers de rente.

— Monsieur, continua l'étranger, si j'étais aussi riche que vous, et si je renifais comme vous le faites, je prendrais un compartiment tout entier pour moi, et je n'interromprais pas le sommeil des autres.

En veut pour son argent :  
 L'autre jour, le jeune Clampin, de Fouilly-les-Dindons est venu à la ville. Ce n'est pas qu'il désirât voir la capitale ou qu'il y eût affaire ! Mais on lui avait donné un permis de chemin de fer, et il ne voulait pas le laisser perdre. Il vint donc à la ville.

Quand il retourna, les Fouilly-les-Dindonnais l'interrogèrent sur ce qu'il avait vu.

— Je n'ai rien vu.

— Mais vous avez été au théâtre, au concert, quelque part ?

— Allons donc pas si bête. J'étais à l'hôtel et n'en suis pas sorti. Me croyez vous assez bête pour payer une chambre une piastre par jour et être dehors toute la journée !

## FACILE A COMPRENDRE

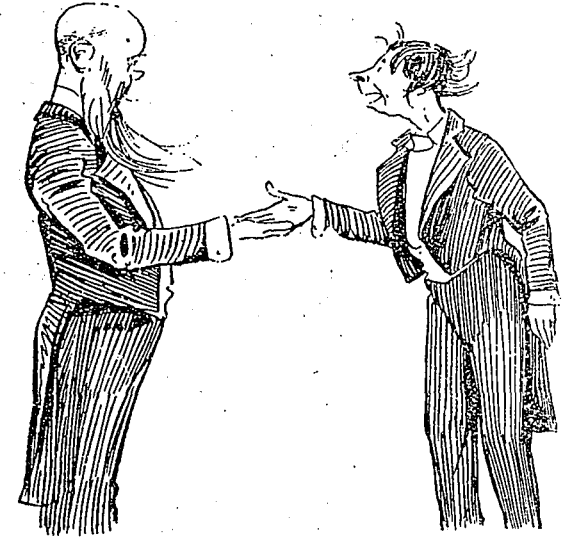


M. PENURE.— On dit que je déteste les femmes, mais c'est un peu trop. Le fait est qu'une femme fit un fou de moi un jour, et je n'en suis pas encore revenu !...

L'expérience des autres corrige rarement les hommes, sa propre expérience ne corrige jamais une nation.

G.-M. VALTOUR

## CE QU'IL COMPRENAIT PAR CU LIVIER



LE PALMISTE.— Cette ligne, dans votre main, indiquerait que vous n'avez pas cultivé votre tête autant que vous auriez dû.

DINDONNEAU.— Diable !... Alors je vais de suite me faire "shampooper."

Chez le chapelier, un vieux client se présente :

— Voici un chapeau qui fait mon affaire ; je vous le prends.

— Très-bien, monsieur.

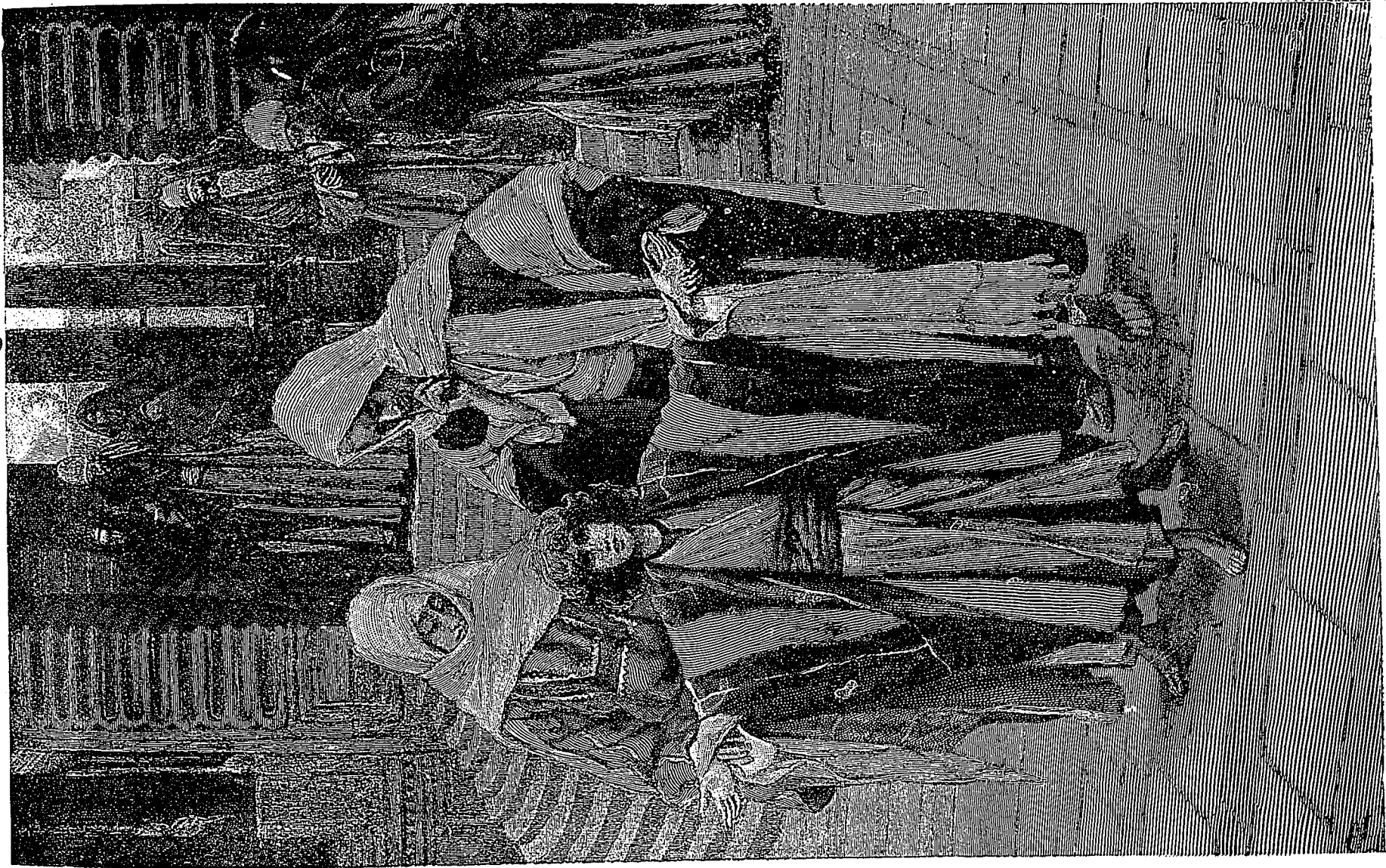
— Maintenant, mettez-moi mes initiales.

— Toujours les mêmes, probablement ?

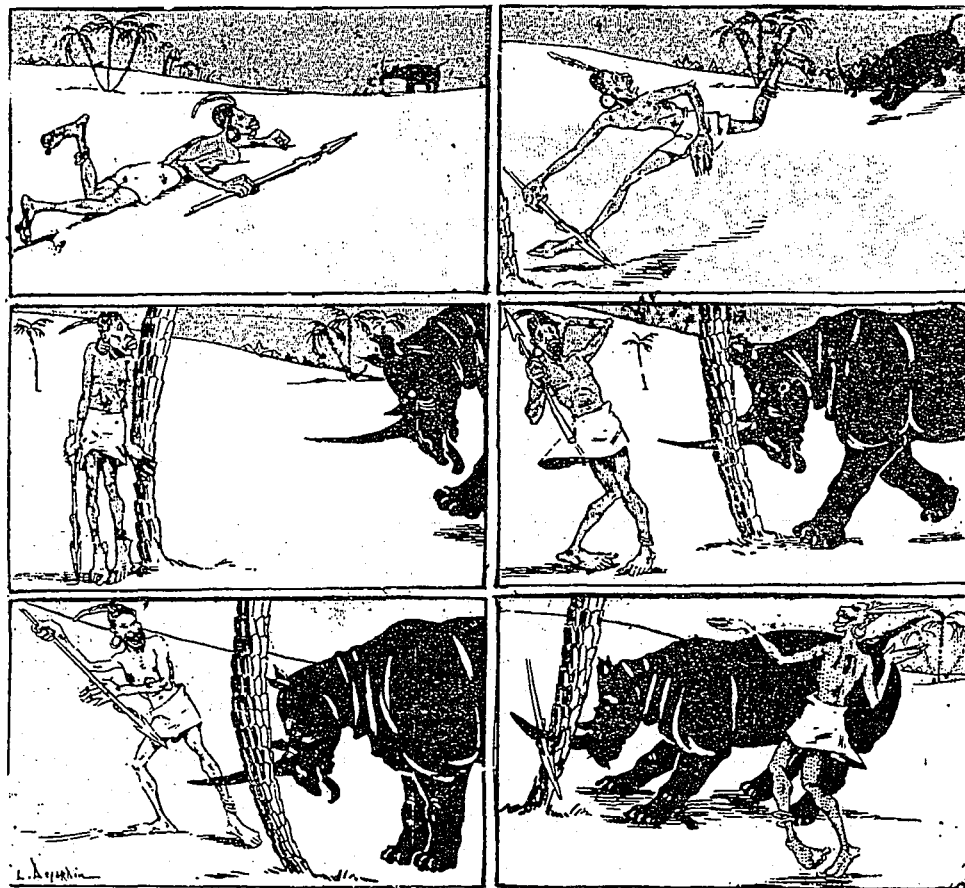
Le docteur Z... vient d'avoir une distraction bien originale.

Ses confrères assurent qu'elle n'est qu'un aveu.

En remplissant l'acte de décès d'un de ses infortunés clients, il a étourdiment signé son nom sous la rubrique : " Cause du décès ".



JESUS RETROUVE DANS LE TEMPLE — Tableau de J. Tissot



UNE BONNE PRISE.— Conte sans paroles

Gontran à Gaston, qui se marie :

- Quel est le petit nom de ta fiancée ?
- Clémence.
- Oh ! oh ! tu es homme de précaution !
- Comment cela ?
- Ce choix prouve assez, mauvais sujet, que tu comptes avoir plus tard bien des choses à te faire pardonner !

— A propos d'animaux, l'éléphant est d'après mon expérience, le plus rusé de tous. Je me souviens qu'en 1856, Barnum en possédait un vieux qui s'appelait Empereur. Eh bien, Empereur nous prouva, un jour, qu'il avait appris à lire.

- Elle est forte, celle-là !
- Elle est vraie en tout cas : Empe-

reur s'était un soir, chamaillé avec le tigre de Bengale, et avant qu'on put les séparer, il avait eu la moitié de sa trompe déchirée d'un coup de griffe. Quand la lutte fut terminée, voilà Empereur qui s'échappe et se met à courir comme un fou par les rues.

— " Il est enragé ! " hurle-t-on.

— " Prenez-garde ! " — Pas de danger dit l'un des gardiens courant après lui. Où croyez vous qu'Empereur allait de ce train ?

— Chez le chirurgien, peut-être. Non, si vous n'avez pas de meilleure blague...

— Non, il n'alla pas chez le chirurgien. Il se rendit tout droit à la boutique d'un luthier, marchand d'instruments de musique, où l'on pouvait voir l'écrêteau suivant : *Ici, l'on répare les trompes et cors.*

Empereur avait bien lu, il ne s'était trompé que sur le sens du mot.

Au restaurant.

Un client s'évertue à disséquer le rôti qu'on vient de lui servir.

— Pristi, que c'est dur ! grommelle-t-il... c'est du cheval, dites-moi, garçon ?

Le garçon, impassible :

— Non, Monsieur, c'est de la bicyclette.

Une annonce du *Times* :

Mary B... a quitté la maison paternelle jeudi dernier. Sa famille éplorée la supplie de revenir. Si elle ne le veut absolument pas, qu'elle renvoie au moins la clef de l'armoire qu'elle a emportée par mégarde.

La scène se passe sur l'impériale d'un omnibus ; il fait du vent.

Un Anglais en agitant son cigare pour en faire tomber la cendre, couvre d'étin-

celles un de ses voisins. Celui-ci, fort peu satisfait et tout en se secouant :

— Faites donc attention, monsieur !

A quoi l'Anglais répond aussitôt, sans rien perdre de son sang-froid et avec un sourire moitié gracieux, moitié railleur :

— Ad ! je savais que les français ils n'ont pas peur du feu !

Le moyen de se fâcher ?

## AUCUN PORT EN TEMPÊTE



La femme du dompteur de lions (dans une chaude dispute) — Sors de là, peureux que tu es !...

La petite Yvonne se présente chez le confiseur.

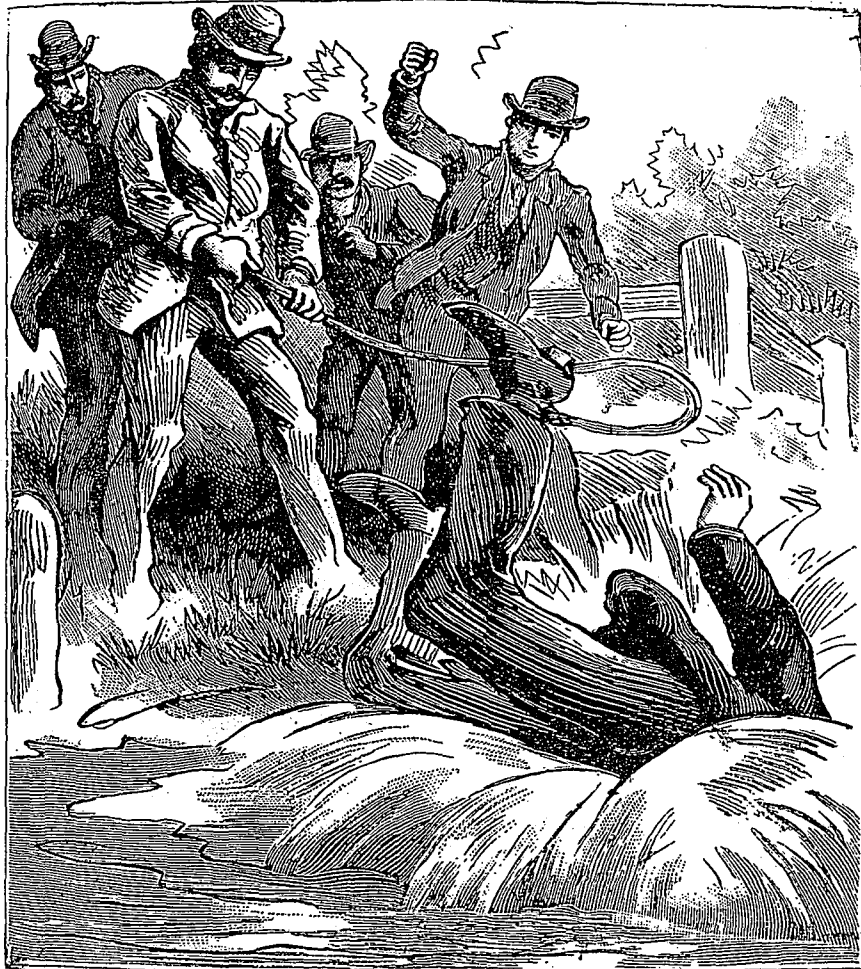
— Je voudrais bien une boîte de bonbons contre la toux.

— Est-ce pour vous, mon enfant ?

— Les bonbons, oui ; la toux, c'est grand-maman qui l'a.



## MŒURS AMÉRICAINES



Plongeon donné à un batteur de femme

## CHATIMENT D'UN BATTEUR DE FEMME

Il y a dans la ville de Decatur, Etats-Unis, un tailleur qui ne battra pas sa femme de sitôt. Il a failli la tuer il y a quelque temps, et la pauvre maltraitée

dut se sauver avec ses enfants pour éviter de plus grands maux. La nouvelle ne tarda pas à se répandre dans la ville et le tailleur ne fut pas peu surpris de voir arriver chez lui, au moment où il ne s'attendait nullement à telle visite, une douzaine d'hommes aux intentions hostiles.

En effet, le tailleur fut traîné au bord de la rivière Sainte-Marie ; rendus-là, ils lui passèrent une corde au pied et poussèrent le batteur de femme à l'eau. Le lancer dans le courant pour le retirer aussitôt fut pour ses bourreaux un jeu qui dura trop longtemps, car le tailleur faillit y perdre la vie.

Des citoyens mieux disposés, (il s'en trouve aux Etats-Unis comme ailleurs) vinrent au secours de la victime et en prirent soin. Ces baignades successives l'avaient suffoqué au point qu'on eut de la peine à lui faire reprendre ses sens.

## L'ABSIDE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN A ROME

RECONSTRUITE PAR LEON XIII

*(Voir illustration, page 395)*

La célèbre basilique de Saint-Jean-de-Latran est le premier et le principal temple de Rome et du monde catholique. L'abside vient d'être complètement refaite sous le pontificat de Léon XIII. On sait que la voûte est ornée d'une des plus belles et des plus anciennes mosaïques de Rome ; or cette mosaïque menaçait ruine ; il fallait la conserver à tout prix.

L'ingénieur du Vatican, le comte Vespignani, conçut le projet hardi de couper tout le fond de l'abside, de détacher la mosaïque par petites tranches et de prolonger de 23 verges cette abside qui avait toujours été trouvée trop courte, ce qui gênait beaucoup les chanoines de la basilique toutes les fois qu'il fallait procéder à quelque grande cérémonie.

Le Saint-Père, plein de confiance dans l'habileté de son architecte, fit entreprendre les travaux. Ils ont réussi complètement. La mosaïque a été parfaitement conservée et toute l'abside est maintenant ornée et enrichie de peintures, et de décorations en marbre dont l'étréscillante blancheur contraste un peu avec le reste de la basilique, mais l'ensemble ne constitue pas moins un attrait de plus pour le visiteur.

Et, pour finir, disons que dans cette abside de Saint-Jean-de-Latran, au milieu des richesses prodiguées par lui, Léon XIII a décidé d'être inhumé. Son tombeau fera pendant à celui du pape Innocent III, qui fut un des plus grands pontifes de l'Eglise. Le corps de ce pontife était à Pérouse. Léon XIII l'a fait transporter à Rome pour lui donner une sépulture digne de son grand nom et de ses mérites.

Un musicien célèbre, un des dieux du piano, à une vieille dame très pieuse qui lui vante les joies de la religion.

— Je veux bien admettre tout... Cependant il y a une chose que je ne puis accepter : c'est le chapelet... Il est impossible que vous pensiez à ce que vous faites... toujours la même prière... Quelle monotonie !

— Que voulez-vous, cher maître, ce sont nos gammes à nous !...

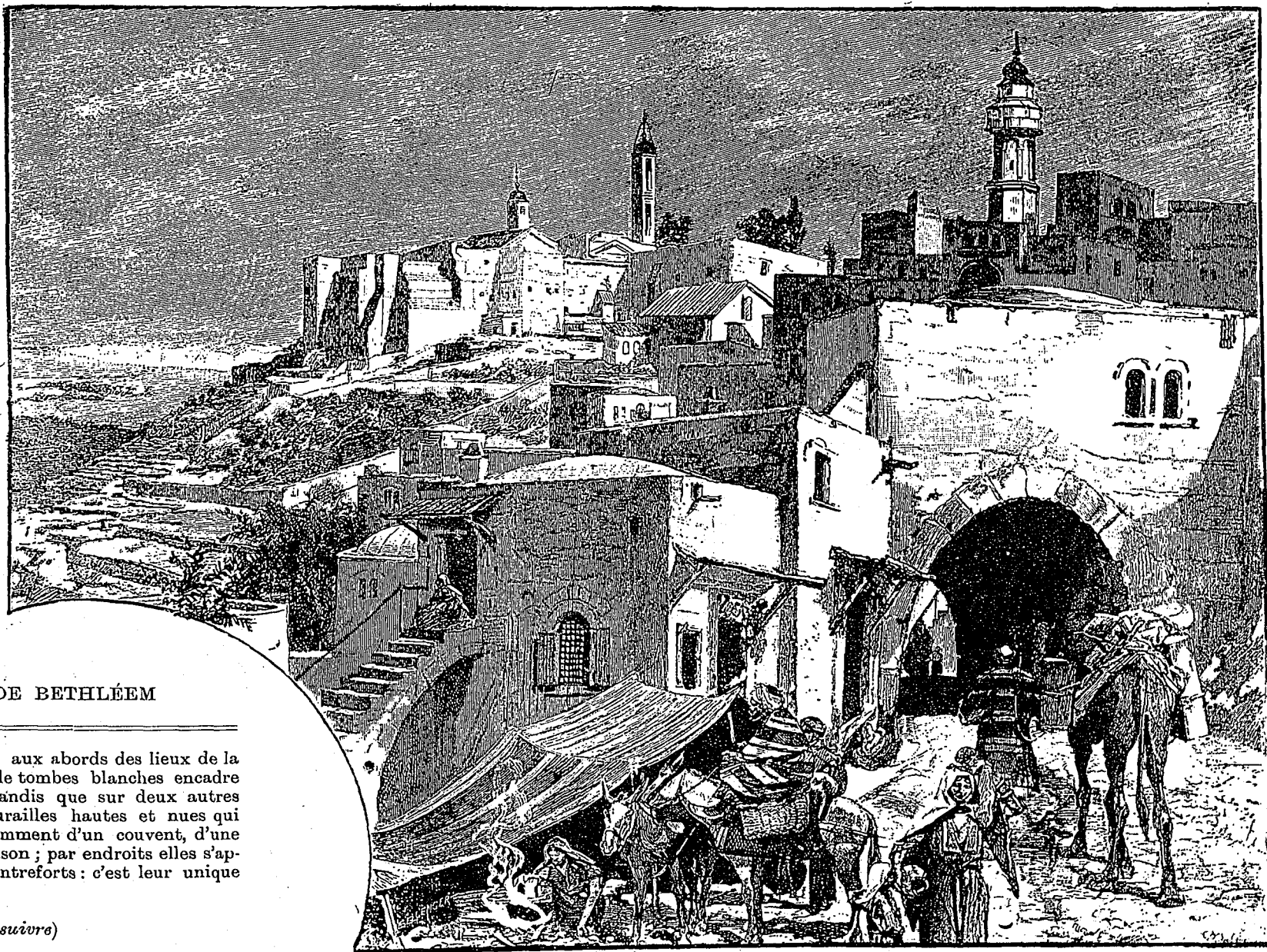


La grotte des Bergers dans la plaine de Bet-Saour

### BETHLÉEM.

L'empereur Adrien, dans le cours du 2<sup>e</sup> siècle, avait entouré les lieux de la naissance du Sauveur d'un bois sacré dédié à Adonis. Mais une impératrice, Sainte Hélène, deux siècles plus tard, y éleva une basilique.

Lorsqu'on a atteint l'extrémité du bourg, la rue s'élargit en une place oblongue débouchant à son tour sur une esplanade toute couverte de grandes dalles de pierre, qui n'est autre que l'ancien atrium de la basilique, au milieu duquel se trouvaient des citernes pour le baptême, et aussi pour les ablutions que pratiquaient les chrétiens d'autrefois, comme les musulmans d'aujourd'hui, avant de pénétrer dans un sanctuaire.



## L'ENTRÉE DE BETHLÉEM

Curieuses antithèses : aux abords des lieux de la Nativité, un parterre de tombes blanches encadre un côté de l'esplanade, tandis que sur deux autres elle est bordée de murailles hautes et nues qui pourraient être indifféremment d'un couvent, d'une forteresse ou d'une prison ; par endroits elles s'appuient sur de massifs contreforts : c'est leur unique décoration.

(à suivre)



LA COMMISSION DU TARIF EN SEANCE

## HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON 1<sup>ER</sup>*Racontée par un Vieux Soldat.*

## CHAPITRE XXXVI

1813

Nouveaux préparatifs de Napoléon.—Concordat de Fontainebleau.—Affaires de Prusse. Marie-Louise régente.—Napoléon part pour Mayence.

Le départ du roi pour Breslau fut l'ouvrage de son cabinet, que devait gêner à Berlin la présence du corps que commandait Augereau.

Le comte de Saint-Marsan, aussi peu clairvoyant que le maréchal, avait suivi Frédéric à Breslau, et l'alliance y subsista encore en apparence. Ce fut au nom de cette alliance et de la neutralité de la Silésie que parurent dans cette ville, les 8, 9 et 10 février, les édits royaux qui appelaient aux armes toute la population virile de la Prusse.

Bientôt une ordonnance, émanée de Frédéric lui-même, proclama l'innocence du général d'York, le confirma dans son commandement, en mettant sous ses ordres, comme une preuve de satisfaction et de confiance illimitée, les troupes du général Bulow, qui venait de livrer le bas Oder aux Russes. Enfin, le 15 mars, l'empereur Alexandre arriva à Breslau, et ses paroles au roi de Prusse furent celles-ci : "Je jure de ne déposer les armes que quand l'Allemagne sera délivré du joug des Français."

La défection de la Prusse n'était que le prélude d'une convention qui fut signée, le 19 mars, à Breslau, par le comte de Nesselrode et le baron de Hardenberg ; elle stipulait que tous les princes allemands seraient appelés à concourir sans délai à l'affranchissement de leur patrie, à faute de quoi ils seraient privés de leurs Etats."

Le vénérable roi de Saxe s'indigna de cette tyrannie,



Les maréchaux de l'empire — Kellermann à Valmy

qui était une atteinte aux droits des couronnes. Dès le 23 février, ce prince, ne voulant pas trahir sa foi engagée à Napoléon, mais menacé de la perte de son trône par les proclamations d'un général russe, et craignant d'ailleurs de tomber, dans son propre palais, aux mains du partisan Brindel, était allé chercher un asile à Ratisbonne.

A la nouvelle de la défection de la Prusse, Napoléon avait eu raison de dire : "J'aime mieux un ennemi déclaré qu'un ami toujours prêt à m'abandonner." Ceci pouvait s'appliquer aussi à l'Autriche. Cette puissance, qui, pendant que Napoléon était encore engagé dans les glaces de la Russie, avait pris une attitude menaçante, tenait un autre langage depuis son retour à Paris, et ne cessait de multiplier les protestations d'amitié.

L'Autriche manifestait un esprit de conciliation dé-

sintéressé, et demandait en conséquence la confiance de Napoléon. Bientôt, comme si les choses eussent été d'accord entre le beau-père et le gendre, elle déclara sa négociation ouverte avec l'empereur Alexandre, et couvrit ainsi d'une bonne apparence les intrigues qu'elle formait contre nous.

Telle était l'attitude officielle de l'Autriche vis-à-vis de la France, lorsque l'arrivée du prince de Schwartzberg à Paris fut annoncée pour la fin de février. En sa qualité d'ambassadeur et de commandant du contingent autrichien, il devait suivre la marche des négociations "et prendre les ordres de l'Empereur pour la campagne prochaine."

Dans l'attente où le cabinet des Tuileries était de l'arrivée du prince de Schwartzberg, et dans la crainte que l'ambassadeur Otto ne se fût laissé tromper, on



fit aussitôt partir, pour lui succéder, le comte de Narbonne, aide de camp de l'Empereur pendant la campagne de Russie. Dès les premiers jours de son arrivée à Vienne, ce ministre découvrit, avec une sagacité merveilleuse, les secrets de la politique autrichienne et les engagements qui, peu de mois après, furent proclamés sous le nom de "quadruple alliance."

L'Autriche avait fait du chemin. M. de Metternich, dévoilé, prit alors avec M. de Narbonne le langage de médiateur armé ; il exigeait le sacrifice des départements anséatiques ; il déclarait que l'Autriche ne se battrait ni pour les Polonais, ni même pour conserver à Napoléon le titre de "protecteur de la Confédération du Rhin."

L'Angleterre était satisfaite ; elle allait recueillir enfin les fruits de la rupture du traité d'Amiens ; car, depuis cette époque, elle avait conçu l'idée d'étouffer le vainqueur sous le poids des trophées qu'il coûtait à l'Europe. En même temps elle achetait avec des subsides et la promesse de la Guadeloupe et de la Norvège, la coopération de Bernadotte, qui devait commander trente mille Suédois, les vingt-cinq mille hommes du corps prussien de Bulow, et un corps russe.

A ce prix, Bernadotte, enfant de la France, Bernadotte que notre gloire avait fait roi, devait porter les armes contre sa première patrie, contre le héros qui lui avait permis d'occuper un trône, et pardonné des conspirations tramées pour sa ruine.

Mais l'horizon politique s'obscurcissait chaque jour davantage, et tout annonçait pour la France la nécessité de renouer ses alliances par des victoires ; pendant ce temps, la saison des combats venait de s'ouvrir, et les armées en marche entre le Rhin et l'Elbe donnaient à Napoléon le signal du départ. Le temps lui manqua pour remplir le vœu du Sénat, qui avait manifesté le désir de voir couronner le roi de Rome et l'Impératrice.

Napoléon recula aussi devant le luxe intempestif qui aurait distraité une partie de son trésor, dévoué tout entier aux besoins de la guerre. Cependant, pensant toujours à la conspiration Malet, et voulant laisser, pendant son absence, une garantie à l'Empire, il décerna solennellement, le 30 mars, la régence à Marie-Louise.

Napoléon a congédié M. de Bubna : ce négociateur est parti pour Vienne avec des déclarations précises en échange des protestations mensongères ; car il a parlé à M. de Bubna de l'indépendance du royaume d'Italie,

de celle de la Toscane, de celle des États Romains, de celle de la Hollande au delà du Rhin, et enfin des villes anséatiques, si l'on veut faire la paix générale.

Ainsi, la France impériale ne serait plus que la France de la République, telle que le premier Consul l'avait trouvée : ultimatum généreux, ou le désintéressement de tant de gloire prouve éloquemment à quels sacrifices le héros de la France, prêt au combat, pouvait descendre pour le salut et l'honneur de sa patrie ! Napoléon a rendu M. de Bubna porteur d'une lettre qui ajoute une garantie à ses intentions pacifiques.

Enfin, le 13 avril arriva le prince de Schwartzberg ; il avait mis seize jours à venir de Vienne à Paris. L'Empereur partait le 15 : il reçut l'ambassadeur le 14 ; mais comme il avait tout dit à l'Empereur d'Autriche dans sa lettre et à M. de Bubna, le nouvel envoyé ne fut pour



lui que le commandant du contingent autrichien, et il lui adressa ces paroles :

" Je pars. Probablement du 22 au 25 avril, j'ordonnerai à votre lieutenant, le général Frimont, de dénoncer l'armistice que vous avez fait. Je serai de personne, dans les premiers jours de mai, sur la rive droite de l'Elbe avec trois cent mille hommes. L'Autriche pourrait porter à cent cinquante mille hommes votre armée de Cracovie, en même temps qu'elle rassemblerait trente à quarante mille hommes en Bohême ; et le jour que j'arriverais sur l'Elbe, nous déboucherions tous à la fois contre les Russes. C'est ainsi que nous parviendrons à pacifier l'Europe."

Le prince de Schwartzberg répondit " que si les instructions du major général étaient envoyées au géné-

ral Frimont, il ne doutait point qu'on y obéit aussitôt." Cette réponse était celle que voulait Napoléon, pour faire croire à l'Europe, à la France surtout, que l'alliance ne courait point de dangers. Schwartzberg paraissait trop tard, et c'était à dessein.

Grâce aux lenteurs combinées de l'Autriche, Napoléon venait de rentrer lui-même sous le joug de la fortune militaire, et sa volonté restait enchaînée jusqu'après le combat. Le 15, à une heure du matin, Napoléon voyageait sur la route de Mayence, où il arriva le 16 à minuit.

## CHAPITRE XXXVII

1813

Départ de Mayence—Combat de Weissenfels—Bataille de Lutzen—Napoléon à Dresde—Arrivée de M. de Bubna à Dresde—Position des deux armées—Départ de Dresde—Batailles de Bautzen et de Wurschen.

Pendant les huit jours que Napoléon passa à Mayence, il parvint à organiser tous les corps de la nouvelle armée que la France venait d'improviser et à compléter le système défensif de cette grande place d'armes sur la rive droite du Rhin. Il y reçut une lettre importante du roi de Saxe. Ce prince, à qui il avait offert un asile, l'informait que, dans l'intention de servir la médiation autrichienne, à laquelle l'intérêt de son alliance avec la France l'a fait accéder, il avait quitté Ratisbonne pour s'établir à Prague.

Napoléon pénétra facilement le motif de la préférence accordée par le vieux monarque à une capitale de la maison d'Autriche ; et il jugea que le temps était arrivé de donner à la Saxe le spectacle d'une victoire française. Le 25, l'Empereur se trouvait à Erfurt, à Erfurt où, quatre ans auparavant, il était le roi des rois. Le même jour, son quartier général est à Auerstedt, théâtre d'une autre gloire. Le prince de la Moskowa marchait sur Naumbourg, le comte Bertrand sur Iéna, le duc de Reggio sur Saalfeld, le duc de Raguse se trouvait à Veissenzée, et le vice roi s'avancait sur Hall et sur Mersebourg ; la garde impériale était à Weimar.

En parcourant une route jalonnée par tant de glorieux souvenirs, Napoléon reçut les acclamations de la jeune armée, qu'il ne connaissait pas encore. Il s'arrê-

taut pour assister lui-même à la distribution des premières armes qu'elle eût portées ; et, passant lentement au travers de leurs longues colonnes, il parlait à ses nouveaux soldats et les encourageait. Bientôt tous l'eurent vu ; tous étaient certains de vaincre avec lui, et lui, de vaincre avec eux.

Le 29, Napoléon quitta Erfurt à la tête de quatre-vingt mille hommes ; le vice-roi manœuvrait avec quarante mille pour opérer sa jonction. Ainsi, dès le lendemain, nous allions déployer cent vingt mille combattants devant les alliés, qui croyaient encore n'avoir plus à détruire que les débris échappés de la Russie.

L'Empereur avait ordonné la réunion du corps du maréchal Ney à Weissenfels. L'avant-garde, sous les ordres du général Souham, se trouva tout à coup en face de sept mille chevaux du général Landskoi, soutenu par douze pièces de canon. À défaut de cavalerie, nos conscrits armés de la veille se forment en carrés, protégés aussi par douze pièces d'artillerie, repoussent vigoureusement les charges multipliées des Russes, et ouvrent à Napoléon les portes de Weissenfels.

À la suite de cette brillante affaire, l'ennemi évacua toute la rive gauche de la Saale. Le même jour, le mouvement général s'exécutait sur toute la ligne française. Le duc de Tarente emportait Mersebourg de vive force, et en chassait les Prussiens d'Yorck, qui avaient déserté ses rangs sur le Niémen. Le général Bertrand entra à Bernbourg et se rendait maître du pont d'Iéna. Le duc de Raguse occupait Kosen ; le duc de Reggio, Saalfeld. La direction était sur Leipsick, par Lutzen.

Le corps du prince de la Moskowa se remit en marche, et le 1er mai la division Souham, déjà aguerrie par le succès du 29, soutenue cette fois par la cavalerie du comte de Valmy, et suivie des divisions Girard et Marchand, força les défilés de Poserna, que défendaient quinze mille chevaux, une forte artillerie et une division d'infanterie sous les ordres du général en chef Wittgenstein.

L'ennemi appela vainement deux nouvelles divisions de cavalerie et une batterie de vingt pièces. Une batterie de la garde impériale, dirigée par le général Drouot, fit reployer les Russes, et le corps du maréchal Ney continua son mouvement, le général Souham sur Lutzen, le général Girard sur Pégau. Mais ce succès coûta des armées à Napoléon : au commencement de l'action, un coup de canon tua le duc d'Istrie, qu'il avait envoyé reconnaître l'ennemi ; il fut profondément affecté

de la mort de ce vieux compagnon de ses exploits d'Italie et d'Égypte.

Réduit, faute de cavalerie, à ne point poursuivre l'armée ennemie, et par conséquent à ignorer sa direction, Napoléon marchait en quelque sorte à l'aventure, et dans la nuit il occupa avec la vieille et la jeune garde la petite ville de Lutzen, célèbre depuis deux siècles par la victoire et la mort de Gustave-Adolphe. La jeune garde bivouaqua non loin de la ville, sur la route de Leipsick, autour du monument élevé à la mémoire du vainqueur des Impériaux. Ce fut là que le vice-roi revit l'Empereur.

Ce rendez-vous auprès de la tombe d'un grand homme de guerre était éloquent : les adieux de Napoléon et



d'Eugène dataient de Smorgony. Napoléon coucha à Lutzen au milieu de ce qui restait de sa vieille garde de Moskou.

La gauche de l'armée française s'appuyait à l'Elster et à l'armée du vice-roi, dont le quartier général était à Mersebourg. Le centre obéissait au prince de la Moskowa, qui s'établit dans les villages de Kaya, de Gros-Görschen. La droite était sous les ordres du duc de Raguse, aux défilés de Poserna. L'avant-garde du prince de la Moskowa était à Gros-Görschen, sur le chemin de Lutzen à Pégau, par où l'ennemi avait débouché à l'insu du maréchal, qui ne se doutait pas que les alliés fussent si près de lui.

Dans la même nuit, l'ennemi, bien instruit de la marche confiante des Français, avait fait ses dispositions. Le comte de Wittgenstein avait ordonné le mouvement

des deux armées russe et prussienne sur la rive gauche de l'Elster. Elles formaient ensemble une masse de cent cinq mille combattants, soixante mille Russes et quarante-cinq mille Prussiens, et d'un cinquième plus forte que l'armée française. Elles franchirent l'Elster à Pégau et à Zeitz.

Le général Yorck conduisait l'aile droite, le général Blücher le centre, et le comte de Wittgenstein, successeur du vieux Kutusoff-Smolenski, mort à Buntzlau en Lusace, s'était réservé le commandement de l'aile gauche, avec l'intention d'attaquer l'aile droite de Napoléon dans sa marche sur Leipsick, et de le renfermer entre l'Elster, la Saale et la Luppe. À onze heures du matin, l'armée alliée était en bataille. Elle avait couché à trois lieues de la nôtre.

Napoléon, cependant, n'avait d'autre but que de livrer la grande bataille qui devait lui ouvrir les portes de Dresde et le rapprocher de la Bohême, en transportant en Silésie le théâtre de la guerre. Le général Lauriston exécutait l'ordre du vice-roi de se porter sur Leipsick et de s'y établir. Le vice-roi était en marche, et le maréchal Macdonald le suivait avec le 1<sup>er</sup> corps. L'Empereur quitta Lutzen à neuf heures, accompagné du maréchal Ney, qui était venu recevoir ses ordres.

Au moment où l'Empereur, qui avait mis pied à terre pour consulter ses cartes, fixait son attention sur ce point, une épouvantable canonnade se fit entendre du côté de la position où les troupes du prince de la Moskowa avaient passé la nuit. Bientôt des aides de camp accoururent pour apprendre à Napoléon que toute l'armée alliée nous attaque. Aussitôt, changeant ses dispositions, il accepta le champ de bataille de l'ennemi : il chargea le vice-roi de diriger sur le feu le duc de Tarente, et prescrivit au duc de Raguse de tenir la droite et de marcher à travers champs à l'ennemi ; le général Bertrand, plus en arrière, devait le seconder.

Bientôt toutes les troupes en colonnes sur la route de Leipsick, entre Markandstedt et Lutzen, s'arrêtent, se forment en ligne, et, par une rapide conversion à droite, s'élançant dans la plaine au secours du maréchal Ney. La vieille garde avait déjà rétrogradé de sa marche sur Leipsick, et le duc de Trévisé, à la tête de la jeune, s'avancait pour soutenir le maréchal. Celui-ci reçoit l'ordre rigoureux de résister seul à l'armée ennemie pendant les trois heures nécessaires à l'accomplissement du mouvement général.

Drouot est déjà sur le champ de bataille ; il précède Napoléon, qui se porte vivement au feu. Toute l'artil-

lerie de la garde et de la ligne se tient prête à marcher. "C'est une bataille d'Égypte, dit-il, nous n'avons pas de cavalerie ; mais une infanterie française avec de l'artillerie doit se suffire."

Les Russes avaient déclaré à Dresde "que leur guerre était finie ;" ce qui voulait dire que c'était aux Prussiens à prendre le fardeau de leur nouvelle alliance. Averti par ces paroles de ce qu'on attendait de lui, Blucher, en première ligne, avait commencé l'attaque sur les villages qu'occupait le prince de la Moskowa, et qui allaient devenir le centre de l'action. Une résistance inattendue l'avait forcé de déployer toutes ses forces et d'appeler le corps du général Yorck ; enfin Wittgenstein dut faire marcher sa réserve.

Vainement l'ennemi chercha, suivant son premier projet, à déborder à la fois la gauche de l'armée française et la droite, où le duc de Raguse venait d'entrer en ligne, et à gagner la route de Weissenfels ; il fut arrêté dans le village de Starsiedel par la division de marine du général Compans. Ces intrépides marins virent échouer contre leurs carrés sept charges successives de vingt-cinq mille hommes de cavalerie. Cependant le grand effort de l'ennemi a lieu sur le centre : quatre des cinq divisions du maréchal Ney soutiennent à elles seules tout le choc des Prussiens ; ils ont enlevé le village de Kaya après un combat des plus acharnés.

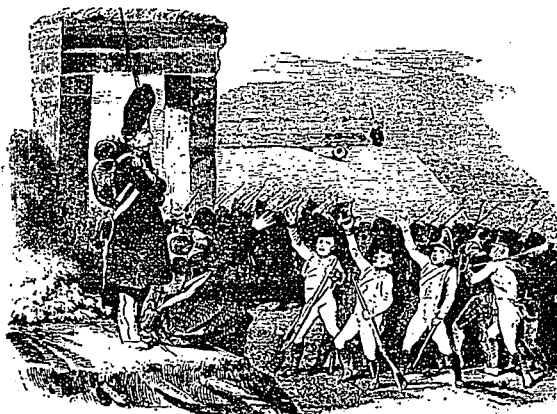
Nos conscrits en désordre, mais non en fuite, cherchaient à se rallier dans la plaine ; l'Empereur arrive : sa présence les ranime, et il ordonne au comte de Lobau de conduire la division Richard du 3e corps à l'attaque de Kaya, sous la protection de la garde, que l'Empereur a ordonné de disposer en échelons entre ce village et Lutzen. La position est reprise sous les yeux de Napoléon, qui, faisant relever les troupes fatiguées, pressant l'arrivée des renforts, reformant lui-même nos rangs ébranlés, conservant toujours au besoin des lignes intactes, prévoit, commande, répare et conduit tout au sein de la plus affreuse mêlée.

Cette lutte sanglante durait depuis plus de deux heures, lorsqu'on commença enfin à apercevoir la poussière et les premiers feux du général Bertrand, qui entrait en ligne à la droite du duc de Raguse. Dans le même moment, sur la gauche, le prince vice-roi opérait la plus importante diversion, et le duc de Tarente, attaquant les réserves de Wittgenstein, menaçait sa droite.

Ce double mouvement inattendu, qui mettait soudainement en sa présence des troupes que l'ennemi croyait avoir coupées du champ de bataille, ne lui laissa plus

entrevoir de salut que dans une charge désespérée sur le centre de l'armée française ; pour la seconde fois il emporta le village de Kaya. Notre centre fléchit un moment, mais cette valeureuse jeunesse, se ralliant tout à coup à la voix de Napoléon, s'ébranle de nouveau en criant : *Vive l'Empereur !*

Napoléon voyait tomber à ses pieds une foule d'officiers et de soldats. Jamais il ne s'exposa davantage ; il sentait la nécessité de gagner cette première bataille,



soit pour étonner encore l'Europe, soit pour rassurer encore la France. A l'instant, le comte de Lobau reçut l'ordre de se porter, avec seize bataillons de la jeune garde, sur Kaya, de donner tête baissée, et de faire main basse sur tout ce qui s'y trouverait : en même temps quatre-vingt pièces de l'artillerie de la garde partirent au galop, et, couvrant la plaine qui dominait le village, protégèrent par un feu terrible l'intervalle du front qu'allaient occuper les corps de Raguse et de Bertrand.

Mais les seize bataillons du comte de Lobau, dont le premier choc avait forcé les Prussiens, ne purent résister à de nouvelles troupes et à toute la garde prussienne ; ils durent évacuer le village, où l'ennemi rentrait pour la troisième fois. Les Français s'arrêtèrent à cinquante pas ; et, s'étant reformés froidement à la voix du duc de Trévise et du comte de Lobau, ils se précipitèrent avec une intrépidité sans égale dans Kaya, où ils combattirent corps à corps à l'arme blanche contre les vieux soldats des réserves prussiennes. Derrière eux sont les bataillons sacrés, la vieille garde, que commande Roguet. Il faut vaincre devant de pareils témoins.

Dans le même instant, la détonation de soixante pièces de canon sur la gauche annonce l'attaque de Macdonald. Le vice-roi a culbuté la droite des alliés ; leur gauche a été renversée par les divisions Bonnet, Morand et Compans. La bataille est gagnée sur tous les points. Les alliés sont rejetés sur leurs positions du matin. Vingt-cinq mille morts couvrent le champ de bataille, qu'éclaire, toute la nuit, l'incendie de quatre villages ; c'est à la lueur de ces flammes dévorantes que Napoléon fait expédier les nouvelles de sa victoire.

(A suivre)

### AU LENDEMAIN D'AUSTERLITZ

La Russie et l'Autriche s'occupaient de réparer les désastres d'Austerlitz.

Sur ces entrefaites, une note du cabinet de Berlin, adressée à M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, débutait par une espèce de considérant où il était dit, en parlant de Napoléon :

" . . . . Lequel est parvenu à ce degré d'ambition que rien ne peut satisfaire, et qui marche sans cesse d'usurpation en usurpation, etc."

Elle se terminait par une sommation faite à l'armée française, au nom de l'armée prussienne, d'avoir à évacuer l'Allemagne par journées d'étape.

Lorsque M. Talleyrand donna connaissance à Napoléon de cet *ultimatum*, dicté par l'orgueil dans un moment de délire et attribué au vieux duc de Brunswick, l'Empereur n'en laissa pas achever la lecture, et arrachant cette pièce des mains de l'ex-évêque d'Autun pour la froisser convulsivement dans les siennes :

— Assez ! assez ! lui dit-il avec un regard terrible. Puis il ajouta avec un sourire amer : Je plains le roi de Prusse de ne pas entendre le français, car bien certainement il n'a pas lu cette rapsodie qu'on a l'audace de m'envoyer en son nom !

A partir de ce moment, l'Empereur ne fut plus occupé que des préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir.

Le 13 il était à Iéna, où il établit son quartier-général. Or, à quatre heures du soir, les premières compagnies de nos éclaireurs ayant débouché du haut de la montagne qui dominait, découvrirent les premières lignes ennemies.

L'Empereur alla les reconnaître ; le soleil n'était pas encore couché. Il mit pied à terre et s'approcha jusqu'à ce qu'on lui eut tiré quelques coups de fusil. Alors il revint pour presser la marche de ces colonnes, en indi-

quant de vive voix à chacun de ses généraux la position qu'ils devaient occuper !

Avant de se coucher, il voulut s'assurer par lui-même qu'aucune voiture de munition n'était restée en bas. Ayant descendu la montagne, il trouva toute l'artillerie du maréchal Lannes engagée dans un ravin que l'obscurité avait fait prendre pour un chemin.

Ce défilé était tellement resserré que l'essieu des pièces portait des deux côtés sur le rocher. Dans cette position, l'artillerie ne pouvait ni avancer ni reculer, parce qu'il y avait deux cents fourgons à la suite les uns des autres ; et cette artillerie était justement celle qu'il comptait, le lendemain, employer, la première, celles des autres corps étant restées en arrière.

Cette vue l'irrita.

Il s'informa d'abord du général qui commandait ce convoi, fort étonné de ne pas le trouver là ; puis, sans se répandre en reproches inutiles contre ce chef de corps en véritable officier d'artillerie qu'il était, il rassembla les canonniers, leur fit prendre des outils du parc, fit allumer les falots et lui-même en prit un avec lequel il éclaira les artilleurs qui, sous sa direction, travaillèrent à creuser et à élargir le ravin jusqu'à ce que la fusée des essieux cessât de porter sur le roc.

Il ne se retira que lorsque les premières voitures furent passées, ce qui n'eut lieu que vers une heure du matin.

\* \* \*

Au commencement de la nuit, il avait fait une gelée blanche accompagnée d'un brouillard assez épais. Cette disposition de l'atmosphère avait engagé Napoléon à former ses troupes en grosses masses qui se touchaient presque, afin d'être plus facilement déployées le lendemain. Le vaste plateau qu'elles occupaient n'était pas à plus de 200 toises de la position des Prussiens.

Les sentinelles ne distinguaient rien à dix pas autour d'elles. La première, entendant quelqu'un marcher dans l'ombre et s'approcher des lignes, cria deux fois *Qui vive !* et s'apprêtait à faire feu, à la troisième interrogation. L'empereur, vivement préoccupé, ne fit pas de réponse. Une balle siffla à son oreille et le tira de sa rêverie.

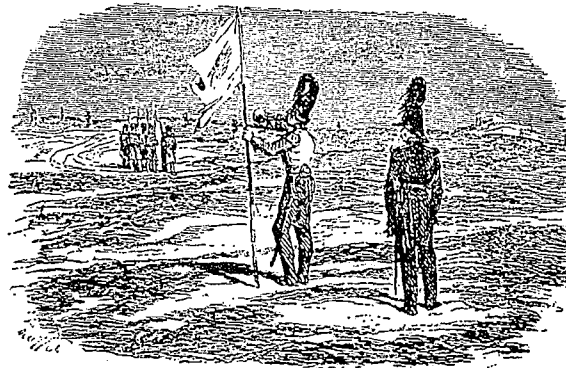
S'apercevant alors du danger qu'il vient de courir et de celui dont il est incessamment menacé, il se jeta ventre à terre. Cette précaution était sage, car à peine s'était-il tenu quelques secondes dans cette posture, que d'autres balles sifflèrent au-dessus de sa tête. Le premier

feu essuyé, Napoléon se relève, appelle à lui, se dirige vers un poste voisin et se fait reconnaître. Il y était encore lorsque le soldat qui avait fait feu le premier sur lui y arrive, après avoir été relevé de faction. C'était un jeune voltigeur du 12<sup>e</sup> de ligne. L'empereur lui ordonne de s'approcher et le prenant par une oreille qu'il pinça fortement :

— Ton nom ? lui demande-t-il.

— François Morissot, répond le soldat stupéfait, car il vient de reconnaître l'Empereur.

— Comment ! drôle, tu me prends pour un Prussien ! Puis, s'adressant aux soldats qui l'entourent, il ajoute en souriant : M. Morissot, à ce qu'il paraît, ne jette pas sa poudre aux moineaux : il ne tire qu'aux empereurs !



Parlementaire précédé du drapeau blanc

Le voltigeur était si troublé de l'idée qu'il eût pu tuer le *Petit-Caporal*, que ce fut à grand-peine qu'il parvint à balbutier ces paroles :

— Dame ! mon Empereur... Si vous ne répondez pas, ce n'est pas ma faute... Il fallait au moins dire que vous ne vouliez pas répondre.

Napoléon le rassura et lui dit en quittant le poste :

— Morissot, c'est moi qui ai eu tort ; aussi, ne te fais pas de reproches. Du reste, c'était assez bien ajusté pour un coup tiré à tâtons ; mais écoute : dans quelques heures il fera jour, tire plus juste, et je te prouverai que je n'ai pas de rancune.

Il était près de trois heures du matin lorsque Napoléon fut de retour à son bivouac. Il s'enveloppa de son manteau et s'endormit profondément.

Le 14 octobre 1806, à la pointe du jour, Napoléon était à cheval : la grande armée était sous les armes une heure auparavant. Il passa devant toutes les lignes en rappelant aux soldats qu'il y avait un an, à pareille époque, ils avaient pris Ulm.

— L'armée Prussienne est cernée, leur dit-il, elle ne se bat plus que pour pouvoir effectuer sa retraite. Le corps qui la laisserait passer serait perdu d'honneur !... Soldats, ajouta-t-il en élevant la voix, je lui retirerais ses aigles !

— Marchons ! marchons ! *Vive l'Empereur !* s'écria-t-on de toutes parts.

Aussitôt l'armée s'étendit dans toutes les directions, et l'action s'engagea sur toute la ligne par un feu terrible. Au milieu de la mêlée, les troupes françaises conservaient toute la gaieté nationale. Un soldat du 45<sup>e</sup> de ligne (les enfants de Paris), que ses camarades appelaient *l'Empereur*, parce qu'en effet il était de petite taille et qu'il avait quelque ressemblance avec Napoléon, impatienté de l'obstination des Prussiens, s'écrie :

— A moi, grenadiers ! En avant ! suivez l'Empereur !

Et il se jette au plus épais. Ses camarades le suivent en donnant l'exemple, et la garde du roi de Prusse est enfoncée.

Le soir, après l'action, Napoléon nomma son homonyme caporal sur le champ de bataille, et lui donna lui-même l'accolade en le décorant. Dès ce jour, les soldats du 45<sup>e</sup> n'appelèrent plus ce grenadier autrement que le *grand caporal*, pour le distinguer du *petit*, qu'il avait eu

\* \* \*

l'insigne honneur d'embrasser.

Toute la garde étant arrivée à Charlottenbourg, dès qu'elle fut rassemblée, on lui donna l'ordre de se mettre en grande tenue, parce que Napoléon voulait qu'elle fit, elle aussi, son entrée triomphale dans la capitale de la Prusse.

Or, sur la place principale de Berlin, s'élevait une colonne portant le buste du grand Frédéric. Arrivé sur cette place, Napoléon fit le tour de la colonne au galop ; puis, se plaçant à cinquante pas en avant et baissant la pointe de son épée qu'il tenait à la main, il ôta son chapeau. tandis que les tambours battaient aux champs et que les troupes commençaient à défiler au pas ordinaire, musique en tête entre lui et la colonne, et présentaient les armes en passant devant le buste du roi.

Cette manœuvre, si conforme au caractère de l'Empe-

neur, ne fut pas du goût de quelques vieux grognards qui, la moustache encore toute noircie de la poudre d'Iéna, auraient préféré un bon billet de logement à cette cérémonie vraiment sublime dans son genre. Aussi ne dissimulèrent-ils pas leur mauvaise humeur.

L'un d'eux notamment exprima son mécontentement assez haut pour que ses paroles arrivassent aux oreilles de l'Empereur :

— Ohé ! le buste ! On s'en moque... pas mal, du buste !... avait dit ce soldat en se servant d'une expression plus énergique.

A ces mots, Napoléon fit un mouvement brusque sur son cheval, et, étendant le bras pour désigner la compagnie qui défilait, il s'écria d'une voix retentissante :

— Halte ! grenadiers !... Capitaine, faites sortir des rangs celui de vos hommes qui s'est permis de parler ! Ce doit être le numéro huit ou neuf du second rang. Qu'il vienne ici me répéter, à moi, ce qu'il vient de dire tout à l'heure !

Un caporal de grenadiers sort bientôt des rangs ; et sans changer de port d'armes il s'avance les yeux baissés vers l'Empereur, et reste impassible devant lui. Napoléon connaît ce sous-officier : c'est un de ceux qu'il appelle les *anciens*.

Ah ! ah ! fait-il en torturant la petite cravache qu'il tient à la main ; c'est-à-dire que ce sont toujours les mêmes !... ceux qui ne connaissent aucune discipline, ceux qui gâtent ma garde !... de mauvais soldats !

A ces mots de *mauvais soldats*, un léger tremblement agita tous les membres du caporal ; il redressa la tête et grommela quelques sons inarticulés ; mais bientôt il la baissa et redevint immobile. Alors Napoléon lui demanda d'un ton bref mais moins sévère :

— Voyons ! qu'avais-tu à grogner tout à l'heure ? sais-tu seulement quel est ce buste ?

— Connais pas, murmura bien bas le caporal.

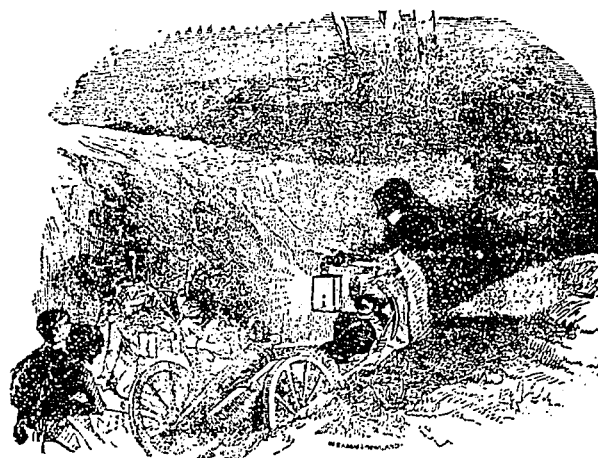
— Ah ! tu ne le connais pas ! reprit Napoléon en appuyant sur chacun de ses mots ; eh bien ! moi, je vais te l'apprendre, ignorant ! Ce buste, c'est celui d'un roi, d'un grand capitaine qui était plus sévère que moi sur la discipline, car il eût fait fusiller impitoyablement le premier soldat de son armée qui, en sa présence, se fût permis de parler étant sous les armes. Dis-le à tes camarades, afin qu'ils ne l'oublient pas. Retourne à ta compagnie ; tu mériterais que je te fisse déposer tes galons, car tu n'es pas digne de porter la grenade !

Ce sous-officier, s'il en avait eu le choix, eût mieux

aimé recevoir un boulet dans la poitrine que de telles paroles. Lorsqu'il se fut éloigné, l'Empereur dit à demi-voix au major général placé près de lui :

Je suis persuadé maintenant qu'il n'arrivera jamais à ce gaillard là d'ouvrir la bouche dans les rangs. Il m'eût été trop pénible d'avoir à punir quand je ne veux que récompenser ; j'ai mieux aimé lui *laver la tête* ; cela servira de leçon aux bavards et aux faiseurs de réflexions.

Les autres régiments continuèrent de défilé dans l'ordre le plus parfait et dans le plus grand silence ; mais, le soir, les soldats ne pouvaient se rendre compte de la *déférence que le Petit-Caporal*, disaient-ils, avait montrée



Napoléon prit un falot avec lequel il éclaira les artilleurs

le matin pour la boule d'un monarque qui avait été enfoncée comme les autres.

\* \*

Tout le reste du jour l'Empereur fut assiégé de députations : il en vint de Saxe, de Weimar, de partout. Il les accueillit presque toutes avec bienveillance ; mais il n'en fut pas de même du corps diplomatique prussien.

En revanche, ayant aperçu dans la foule un curé des environs d'Iéna qu'il savait s'être donné beaucoup de peine pour secourir les blessés, sans distinction de drapeaux, il alla à lui, le remercia avec effusion, et lui donna en même temps une magnifique tabatière d'or ornée

de son portrait, en ajoutant du ton le plus aimable :

— Monsieur l'abbé, ceci est un souvenir des militaires français que vous avez soulagés.

\* \*

Le soir, l'Empereur se retira de bonne heure. Arrivé dans sa chambre à coucher, suivi de Rapp, qui était de services auprès de lui :

— Regarde au réveil du grand Frédéric l'heure qu'il est, demanda-t-il à son aide-de-camp.

— Neuf heures, Sire.

— C'est justement l'heure à laquelle il est mort il y a vingt ans, ajouta-t-il d'un air pensif.

Et comme Rapp, après avoir accroché cette grosse montre au chevet du lit de Napoléon, auquel l'épée du monarque prussien avait été également suspendue, regardait avec curiosité une paire de pistolets d'arçon qui lui avait appartenu, il devina la pensée de son aide-de-camp, et lui dit :

— Les miens sont plus beaux, n'est-ce pas ? mais n'importe ! ces pistolets sont, avec cette épée un monument précieux. Ne sais-tu pas que l'ambassadeur d'Espagne m'a apporté aux Tuileries l'épée de François Ier ? L'hommage était grand : il a dû coûter aux Espagnols. Et l'envoyé de Perse ne m'a-t-il pas fait présent aussi d'un sabre qui aurait appartenu à Gengiskan ! eh bien ! toutes riches que sont ses armes je les eusse données pour la lame de cette épée si mesquine, à en juger la poignée ; tiens, regarde !

Napoléon avait pris l'épée du grand Frédéric, l'avait examinée avec attention ; puis, l'ayant tirée hors du fourreau :

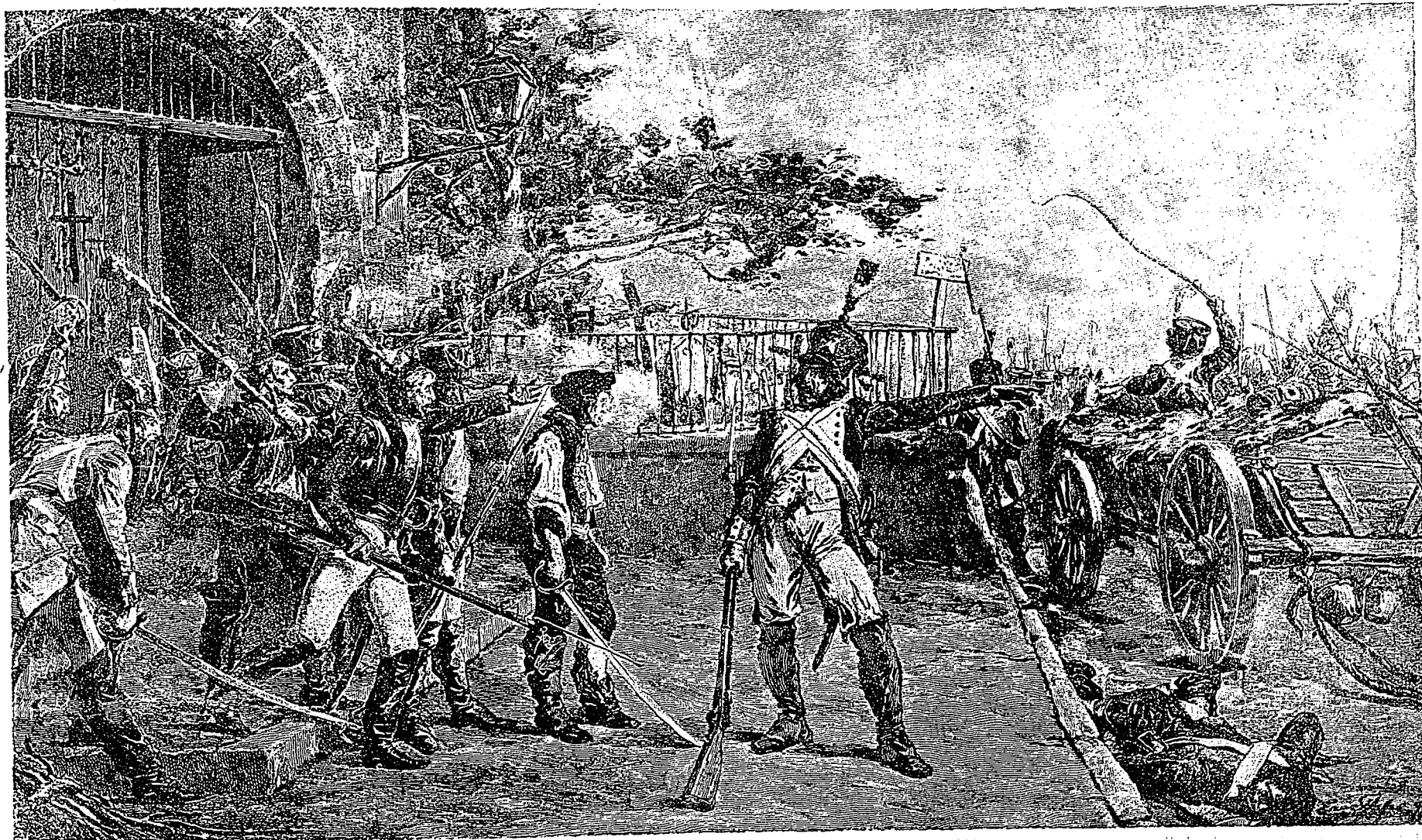
— Oh ! oh ! fit-il en posant le bout du doigt sur la pointe de la lame ; elle est bien vieille, mais elle pique encore ! Je vais l'envoyer au gouverneur des Invalides : mes vieux soldats des campagnes de Hanovre la garderont comme un témoignage des victoires, de la grande armée et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres de Rosbach.

— Sire, se hasarda à dire Rapp, à la place de Votre Majesté, je ne me dessaisirais pas de cette épée, je la garderais pour moi.

A ces mots, Napoléon jeta à son aide-de-camp un regard indéfinissable, et, lui prenant l'oreille, lui dit cette parole si belle d'un légitime orgueil :

— Est-ce que je n'ai pas la mienne, monsieur le donneur de conseils ?





Le maréchal Stockpot attaquant un détachement de fourrageurs.

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

Le récit est continué par Frédéric  
Fairlie, Esq., de Limmeridge-  
House.

I

L'enveloppe rompue, il avait reconnu, à sa grande surprise, qu'elle renfermait une simple feuille de papier blanc. Cette circonstance (elle lui suggérait, — ces esprits de légistes sont d'une inquiétude ! — que la lettre avait pu être l'objet de quelque fraude), cette circonstance suspecte l'avait déterminé à faire partir sur-le-champ un avis pour miss Halcombe, et il n'avait pas reçu la réponse qu'il attendait d'elle par le retour du courrier.

Dans cette difficulté, au lieu d'agir en homme d'esprit et de laisser les choses à leur cours affilés, il avait eu l'absurde imagination, ainsi que le montrait sa lettre, de venir me tracasser, en m'écrivant pour s'informer de ce que je pouvais savoir à ce sujet. Eh ! que diable pouvais-je en savoir ? Pourquoi venir me mettre de moitié dans ses alarmes ? C'est en ce sens que je lui répondis. Ma lettre était des mieux affilés. Je ne crois pas avoir rien produit de plus finement tranchant en fait de style épistolaire, depuis que je signifiai son renvoi par écrit à ce personnage si excessivement incommode, M. Walter Hartright.

Ma lettre produisit son effet. Je n'entendis plus parler de l'homme de loi.

Ceci n'était peut-être pas autrement surprenant. Mais ce qui fut réellement à noter, c'est qu'il ne me parvint aucune

nouvelle lettre de Marian, et qu'aucun signe précurseur ne m'annonça son arrivée. Son absence imprévue me fit un bien miraculeux. Il était si calmant, si agréable d'en tirer cette conclusion (naturellement elle s'offrit à moi), que mes parents mariés était parvenus à se réconcilier. Cinq journées de tranquillité parfaite, de délicieux isolement, me rendirent tout à fait à moi-même.

Le sixième jour, je me sentis assez fort pour envoyer chercher un photographe et lui faire continuer son travail, ces copies de mes trésors d'art que je compte offrir à notre chef-lieu de comté pour développer le goût public, en ce pays de barbares. Je venais de le renvoyer dans son atelier, et commençais justement à m'amuser avec mes médailles, lorsque Louis apput tout à coup, une carte au bout de ses doigts.

— Encore une jeune personne ? m'écriai-je. Je ne la veux point voir. Dans mon état de santé, les jeunes personnes ne me vont point. Dites que je n'y suis pas !

— Cette fois, monsieur, c'est un gentleman...

Naturellement, ceci faisait une différence. Je jetai les yeux sur la carte.

Bonté divine ! C'était l'étranger qu'a épousé mon ennuyeuse sœur ; c'était le comte Fosco !

\*  
\*  
\*

Est-il nécessaire de dire quelle fut ma première impression, lorsque je déchiffrai la carte de mon visiteur. Non, bien certainement. Ma sœur ayant épousé un étranger, il n'y avait guère, pour un homme sensé, qu'une seule conjecture à former. Le comte, sans nul doute, venait m'emprunter de l'argent.

— Louis, hasardai-je, pensez-vous qu'il s'en irait si vous lui donniez cinq shillings de ma part ?...

Louis parut tout à fait choqué. Il m'étonna au delà de toute expression, en déclarant que le mari étranger de ma sœur

avait une mise splendide et offrait l'image de la prospérité. Vu ces circonstances spéciales, ma première impression fut, jusqu'à un certain point, modifiée. J'admis, dès lors, comme à peu près certain, que le comte avait de son côté, quelques difficultés matrimoniales, et qu'il était venu, à l'instar du reste de la famille, pour m'en imposer le fardeau.

— A-t-il parlé de l'affaire qui l'amenait ? demandai-je.

— Le comte Fosco a dit qu'il était venu ici, monsieur, parce que miss Halcombe se trouvait hors d'état de quitter Blackwater-Park...

Encore des inquiétudes, selon toute apparence. Pas précisément celles de cet homme, ainsi que je l'avais supposé, mais celles de la chère Marian. Des inquiétudes toujours, soit d'un côté, soit de l'autre. Hélas !

— Faites-le entrer soupirai-je avec résignation.

Le premier aspect du comte me mit réellement hors de moi. Sa prestance était d'une ampleur tellement inquiétante que, pour tout de bon, je tremblai. Il me parut inévitablement appelé à ébrauler le parquet, à renverser de tous côtés mes trésors d'art. Ces deux craintes pourtant, se trouvèrent chimériques. Le comte portait un frais costume d'été ; son attitude était délicieusement modeste et calme ; — il avait un charmant sourire.

Le premier effet qu'il produisit sur moi, lui fut tout à fait favorable. L'aveu que je risquai ici, — la suite des événements se chargera de le prouver, — ne fit pas un bien grand honneur à ma pénétration ; mais j'obéis à ma candeur naturelle, et sans m'inquiéter des conséquences, je constatai mon erreur.

— Permettez-moi, monsieur Fairlie, d'être moi-même mon introducteur, me dit-il, à peine entré. J'arrive de Blackwater-Park ; j'ai l'honneur et le bonheur d'être l'époux de madame Fosco. Je tirerai de cette circonstance l'unique avan-

tage que je prétende lui devoir, en vous suppliant de ne pas m'accueillir tout à fait en étranger. Veuillez ne vous déranger en aucune façon ; — veuillez ne pas bouger de votre fauteuil !

— Vous êtes mille fois bon, répliquai-je. Que n'ai-je la force de me lever ? Charmé de vous voir à Limmeridge. Veuillez prendre vous-même le siège que je serais heureux de vous offrir.

— Je crains que vous ne soyez souffrant aujourd'hui me dit le comte.

— Aujourd'hui comme toujours, lui répondis-je. Je ne suis guère qu'un faisceau de nerfs habillé en homme.

J'ai approfondi dans mon temps maint et maint sujet, remarqua ce personnage éminemment sympathique, et entre autres, cette inépuisable matière des maladies névralgiques. Hasarderai-je une suggestion, bien simple en apparence, mais qui dérive des observations les plus profondes ? Permettez-vous que je modifie la quantité de lumière admise dans votre appartement ?

— Volontiers, moyennant que vous soyez assez bon pour n'en rien laisser arriver directement jusqu'à moi...

Il s'achemina vers la fenêtre. Quel contraste avec la chère Marian ! quelle modération, quel moelleux dans tous ses mouvements si bien calculés, si discrets !

— La lumière, ajouta-t-il sur ce ton de confiance intime qui plaît tant au pauvre malade, la lumière est la première des conditions essentielles au traitement. La lumière stimule, nourrit, conserve. Vous ne pouvez pas plus vous en passer, monsieur Fairlie, que si vous étiez une fleur. Remarquez bien !.. Ici, où vous êtes assis, je ferme les volets pour maintenir le calme autour de vous. Là, où vous n'êtes point assis, je lève la persienne, et je laisse pénétrer le soleil qui donne la force.

— Alors même que vous ne pouvez la supporter, donnant sur vous, laissez entrer la lumière dans le lieu que vous ha-

bitez. La lumière, monsieur, est le décret fondamental de la Providence. Vous acceptez la Providence, sans nul doute,—avec quelques restrictions à vous personnelles. C'est aux mêmes conditions que je vous demanderai d'accepter la lumière...

Je trouvais tout ceci très-convaincant et très-obligéant. Il m'avait gagné,—par tout ce qu'il venait de dire relativement à la lumière ; il m'avait gagné, très-certainement.

— Vous me voyez confus, dit-il, en revenant à sa place ; sur ma parole, monsieur Fairlie, vous me voyez confus en votre présence...

— Désolé, je vous assure, qu'il en soit ainsi... Puis-je demander pourquoi ?

— Eh! monsieur, comment pénétrer dans cette chambre, théâtre de vos souffrances, comment vous voir entouré de ces admirables objets d'art, sans découvrir que vous êtes un homme dont les sensations ont une susceptibilité tout exceptionnelle, dont les facultés sympathiques sont continuellement en jeu ? Comment méconnaître ceci, je vous le demande ?

Si j'avais eu la force de me tenir sur mon séant, je me serais certainement incliné ; ne l'ayant pas, je chargeai un sourire de mes remerciements. Cela suffisait, et de reste, car nous nous entendions l'un et l'autre à merveille.

— Suivez, je vous prie, la série de mes pensées, continua le comte. Me voici, moi homme de raffinements sympathiques, en présence d'un autre homme doué comme je le suis moi-même. J'ai conscience d'une nécessité terrible qui va me contraindre à froisser, mortifier, lacérer ces délicates sympathies, par le récit d'événements domestiques qui comportent les plus tristes réflexions. La conséquence inévitable, quelle est-elle ? J'ai déjà eu l'honneur de vous la signaler. Je reste devant vous, confus et troublé au dernier point. . .

En étions-nous là quand je commençai

à soupçonner qu'il venait m'ennuyer ? J'incline à penser que ce fut alors.

— Est-il donc, lui demandai-je, absolument nécessaire de traiter d'ores et déjà ces déplaisants sujets ? et, pour employer une locution un peu brutale, comte Fosco, peuvent ils attendre sans se gêner ?...

Le comte, avec la solennité la plus inquiétante, poussa un gros soupir et secoua la tête.

— Est-il indispensable que j'entende ces fâcheux récits ?...

Il leva les épaules (c'était le premier geste exotique qu'il se fût permis depuis qu'il était chez moi), et me jeta un regard dont l'expression pénétrante me déplut. Mes instincts m'avertirent qu'il serait bon de fermer les yeux. J'obéis immédiatement à mes instincts.

— Dites alors ce qu'il faut, avec les plus grands ménagements, repris-je du ton le plus persuasif. Quelqu'un serait-il mort ?

— Mort ? s'écria le comte avec un emportement continental qui n'avait rien d'utile. Monsieur Fairlie ! votre sang-froid national a quelque chose d'effrayant pour moi. Qu'ai-je dit ou qu'ai-je fait, au nom du ciel, qui ait pu m'offrir à vos yeux comme un messenger du trépas ?

— Veuillez recevoir mes excuses, répondis-je. Vous n'avez rien dit, rien fait de semblable. C'est moi qui me donne pour règle absolue, en toute circonstance alarmante, de caver toujours au pire. Le choc final se trouve toujours un peu amorti par cette anticipation prudente ; je ne saurais dire à quel point me soulage déjà cette idée que personne n'a péri. Avons-nous quelque malade ?...

J'ouvris les yeux et le regardai. Était-il très-jaune dès le moment de son entrée, ou l'était-il devenu durant les deux ou trois dernières minutes ? C'est ce que je ne saurais dire au juste, et je ne pus non plus le demander plus tard à Louis qui, justement alors ne se trouvait pas dans la chambre.

— Avons-nous quelque malade ? répé-

tai-je ; et j'observai que mon sang froid national semblait l'affecter encore.

— Ceci, monsieur Fairlie, figure effectivement au nombre de mes mauvaises nouvelles. Oui, il y a quelqu'un de malade.

— Désolé, certainement désolé ! Lequel est-ce des miens ?

— A mon grand regret, c'est miss Halcombe. Cette nouvelle ne vous prend peut-être pas tout à fait au dépourvu ; peut-être, voyant que miss Halcombe ne venait pas ici toute seule, ainsi que vous l'y aviez engagée, et ne recevant pas une seconde lettre d'elle, votre inquiète affection a dû vous faire craindre qu'elle ne fût malade ?...

Je ne doute nullement que mon inquiète affection ne m'eût, en effet, une fois ou une autre, suggéré ce mélancolique presentiment ; mais ma déplorable mémoire, dans ce moment-là même, ne me fournit aucune circonstance précise où ce phénomène moral se fût produit. Je répondis cependant par l'affirmative, ne voulant pas commettre une injustice vis-à-vis de moi-même. J'étais tout à fait ému. Un mal quelconque était tellement en désaccord avec la robuste nature et le vigoureux tempérament de la chère Marian, que mon unique supposition porta d'abord sur quelque accident. Une chute de cheval, un faux pas sur l'escalier, n'importe quel événement de cet ordre.

— Est-ce sérieux ? demandai-je.

— Sérieux... sans nul doute, répliqua-t-il. Dangereux... j'espère et je compte que non. Miss Halcombe s'est malheureusement exposée à une forte pluie qui a traversé de part en part tous ses vêtements. Le rhume qui s'en est suivi s'est trouvé de l'espèce la moins bénigne, et il a eu la pire conséquence qu'il pût avoir... une forte fièvre...

Lorsque j'entendis le mot "fièvre," et me souvenant au même instant que le téméraire personnage introduit chez moi y était arrivé directement de Blackwater-Park, je crus que j'allais m'évanouir sur place.

— Bonté divine ! m'écriai-je. Est-elle contagieuse ?

— Pas pour le moment, répondit-il avec un détectable sang-froid. Elle peut le devenir... Mais, quand j'ai quitté Blackwater-Park, les choses n'en étaient pas venues à cette complication déplorable. J'ai pris, monsieur Fairlie, le plus vif intérêt à cette maladie ; — j'ai tâché d'assister en ses soins le médecin attitré qui la soignait ; — recevez sous ma garantie personnelle, l'assurance que cette fièvre n'avait rien de contagieux lorsque je l'ai observée pour la dernière fois...

Recevoir son assurance ! De ma vie, je ne m'étais vu moins disposé à recevoir de lui quoi que ce fût. Je ne l'aurais pas cru sous la foi du serment. Il était trop jaune pour qu'on se fiât à sa parole. On eût dit un "vomito negro" ambulante. Et puis, il était assez gros pour répandre le typhus à la tonne, et teindre en fièvre pourpre les tapis même qu'il foulait aux pieds. Il est des circonstances critiques où je suis d'une promptitude remarquable à me décider. Je résolus à l'instant d'expulser ce gaillard là.

— Vous serez assez bon, lui dis-je, pour excuser un pauvre malade que de longues conférences, sur quelque sujet que ce soit, ne manquent jamais de bouleverser. Puis-je espérer que vous me ferez savoir, en termes précis, l'objet auquel je dois l'honneur de vous avoir reçu ?...

J'espérais ardemment que cette insinuation, d'une clarté peu commune, lui ferait perdre l'équilibre, — confondrait ses idées, — le réduirait à s'excuser poliment, — et, en somme, le chasserait de ma chambre. Pas le moins du monde. Elle ne fit que l'installer plus carrément sur son fauteuil. Il devint plus solennel, plus digne, plus confidentiel que jamais. Il leva deux de ses énormes doigts, et me jeta encore un de ces regards dont la pénétration m'affecte si douloureusement. Que faire ? Je n'étais pas de force à

boxer avec lui. Comprenez, je vous prie, ma situation. Le langage humain peut-il en donner une idée exacte ? Véritablement, je ne le crois pas.

Ma visite, continua-t-il, sans que rien pût l'arrêter, ma visite a un double but indiqué par ces deux doigts.

En premier lieu, je viens attester avec un profond regret la déplorable més-intelligence qui s'est établie entre sir Percival et lady Glyde. Je suis le plus ancien ami de sir Percival ; je suis par mon mariage apparenté à lady Glyde ; je suis le témoin oculaire de tout ce qui s'est passé à Blackwater Park. En cette triple capacité, je puis parler avec autorité, avec confiance, avec un regret dont je m'honore.

Monsieur, vous êtes le chef de la famille de lady Glyde, et comme tel, je dois vous informer que miss Halcombe n'a rien exagéré dans la lettre que vous avez reçue d'elle. J'affirme que le remède suggéré par cette admirable jeune personne est le seul qui vous puisse épargner les horreurs d'un scandale public. Une séparation momentanée entre le mari et la femme, je ne vois pas d'autre solution pacifique aux difficultés qui les divisent. Eloignez-les présentement l'un de l'autre, et quand toutes les causes d'irritation seront écartées, moi-même, qui ai l'honneur de vous adresser la parole, j'entreprendrai de mettre sir Percival à la raison.

Lady Glyde est innocente ; on a fait tort à lady Glyde : mais, — entrez bien, je vous prie, dans cette idée ! — elle sera, par cela même (et je rougis de le dire), une cause permanente d'irritation, aussi longtemps qu'elle restera chez son mari. Quittant ainsi le domicile conjugal, elle ne saurait convenablement habiter ailleurs que chez vous. Je vous invite à lui ouvrir votre maison ! . . .

A la bonne heure. Une grêle conjugale tombait dans le sud de l'Angleterre, et je me voyais engagé, par un homme qui portait la fièvre dans tous ses vête-

ments à quitter le nord de l'Angleterre pour aller prendre ma part de l'orage. C'est ce que j'essayai de mettre en relief, à peu près dans les termes que je viens d'employer. Le comte abaissa résolument un de ses terribles doigts, continua de tenir l'autre en l'air, et poursuivant sa route, me passa dessus, pour ainsi dire, sans même prendre la peine de crier : "Gare !" ce que fait, dans sa politesse vulgaire, le cocher le moins bien appris.

— Encore une fois, reprit-il, suivez bien ma pensée. Je vous ai suffisamment indiqué le premier objet de ma visite ; le second est de faire pour miss Halcombe ce que sa maladie l'a empêchée de faire elle-même. En toute matière difficile, à Blackwater Park, on recourt volontiers à mon expérience consommée, et j'ai été appelé, comme ami, à donner mon avis sur l'intéressante lettre que vous avez écrite à miss Halcombe.

Je n'ai pas eu peine à comprendre, vos sympathies et les miennes étant identiques, pourquoi vous souhaitiez la voir seule, ici, avant de vous engager à recevoir lady Glyde. Vous avez parfaitement raison, monsieur, d'hésiter à recevoir la femme, sans être tout à fait certain que le mari n'emploiera pas son autorité à la retirer de chez vous. J'en tombe parfaitement d'accord.

Je conviens aussi très-volontiers que les explications nécessitées par une difficulté de cet ordre, sont d'une nature trop délicate pour être données convenablement dans une simple correspondance. Ma présence ici (elle n'est pas sans inconvénient pour moi) garantit la sincérité de mes paroles.

Quand aux explications en elles-mêmes moi, — Fosco, — moi qui connais sir Percival, bien mieux que miss Halcombe ne le peut connaître, je vous affirme, sur mon honneur et ma parole, qu'il n'approchera pas de ce château, qu'il n'ouvrira aucune communication avec ce château,

tant que sa femme y voudra vivre. Ses affaires sont embarrassées.

Offrez-lui sa liberté, que lui procure immédiatement l'absence de lady Glyde. Je vous garantis qu'il ne la laissera pas échapper, cette liberté précieuse, et qu'il retournera sur le continent, aussitôt que l'occasion lui en sera offerte.

Tout cela n'est-il pas, à vos yeux, limpide comme cristal ? Oui, sans doute. Avez-vous quelques questions à m'adresser ? Tant mieux ; je suis ici pour vous répondre. Questionnez, monsieur Fairlie ! . . . vous m'obligerez en me questionnant à cœur joie . . .

C'était bien malgré moi qu'il avait parlé si longuement, et je le vis tellement capable de bavarder encore une heure ou deux, toujours malgré moi, que, par simple mesure défensive, je me refusai à son aimable invitation.

— Mille remerciements, répondis-je ; mes forces s'en vont grand train. Dans mon état de santé, je ne puis que prendre au pied de la lettre ce qu'on vient me dire. Permettez-moi d'en agir ainsi, dans cette occasion. Nous nous comprenons parfaitement l'un et l'autre . . . Oh ! oui, nous nous comprenons . . . Bien obligé, je vous assure, pour votre bonne entente. Si jamais je me rétablis, et que j'aie une seconde occasion de faire une plus ample connaissance . . .

Il se leva. Je crus qu'il partait. Point. Encore des paroles, encore un délai qui laissait place au développement des influences contagieuses ; et cela dans "ma" chambre ; ne l'oubliez pas, dans "ma" chambre !

— Un moment encore, dit-il, un seul moment avant que je prenne congé de vous. J'ai à vous demander la permission de vous faire admettre d'urgence une mesure à prendre immédiatement. La voici, monsieur ! Il ne faut pas attendre, pour recevoir lady Glyde, que miss Halcombe soit rétablie. Miss Halcombe a l'assistance du médecin ; elle a, de plus

pour la soigner, la femme de charge de Blackwater Park, et en outre une garde-malade expérimentée ; — trois personnes dont je garantirais, sur ma vie, la capacité, le dévouement. Voilà ce que j'ai à vous dire.

J'ajouterai que l'inquiétude, les craintes causées par la maladie de sa sœur, ont déjà porté atteinte à la santé physique et morale de lady Glyde, et l'ont rendue totalement incapable d'être utile au chevet de la malade.

Chaque jour aggrave la tristesse et les périls de sa situation vis-à-vis de son mari. En la laissant plus longtemps à Blackwater Park, vous ne hâteriez en rien le rétablissement de sa sœur, et vous risqueriez, cependant, de provoquer le scandale public que nous sommes obligés, vous et moi, et chacun de nous, d'éviter de notre mieux, dans l'intérêt sacré de la famille.

C'est donc de toute mon âme que je vous engagerai à ne pas prendre sur vous la sérieuse responsabilité du moindre retard, et à mander immédiatement lady Glyde auprès de vous. Faites ce qu'exige votre devoir d'affection, votre devoir d'honneur, votre inévitable devoir ; et, quoi qu'il puisse arriver, personne n'aura le droit de vous en attribuer le blâme. Une expérience consommée me permet de vous offrir cet avis amical. L'acceptez-vous, oui ou non ! . . .

Je levai les yeux sur lui, une seconde seulement, émerveillé de son étonnante assurance, et songeant vaguement à sonner Louis pour le faire mettre à la porte. Ce sentiment et cette résolution devaient se lire sur tous les traits de mon visage. Eh bien ! ce qui est parfaitement incroyable, mais tout aussi vrai, c'est que l'expression de ma physionomie ne sembla pas produire sur lui le moindre effet. Cet homme n'a pas de nerfs ; bien évidemment, il n'en a pas.

— Vous hésitez ? me dit-il. Je comprends, monsieur Fairlie, cette hésitation.

Votre idée (voyez à quel point mes sympathies me permettent de scruter les mouvements de votre âme) ; votre idée est que lady Glyde ne saurait dans sa situation de corps et d'esprit, faire seule le long voyage du Hampshire ici. Sa suivante favorite lui a été enlevée, comme vous savez ; il ne se trouve, à Blackwater-Park, aucun subalterne dont elle se puisse faire accompagner pour voyager d'un bout de l'Angleterre à l'autre.

Votre idée est encore qu'elle ne pourrait, en venant ici, faire halte à Londres dans les conditions de confort et de repos qu'un hôtel public, où elle serait absolument étrangère, ne lui offrirait jamais. Ces deux objections, je les accepte sans hésiter, — sans hésiter je les écarte. Pour la dernière fois, s'il vous plaît, daignez suivre mes paroles.

Quand je suis rentré en Angleterre, avec sir Percival, j'avais l'intention de m'établir dans le voisinage de Londres. Cette combinaison vient heureusement de se réaliser. J'ai loué, pour six mois, une petite maison meublée, dans le quartier qu'on appelle Saint-John's Wood. Ayez l'obligeance de ne pas perdre de vue ce détail, et d'examiner en quoi consiste mon programme. Lady Glyde arrive à Londres (ce voyage compte à peine) ; je vais moi-même la prendre à la station ; — je l'emmène se reposer et coucher dans ma maison, qui est aussi la maison de sa tante ; — quand elle est parfaitement remise, je la reconduis au chemin de fer ; une seconde étape l'amène ici, et sa soubrette favorite, que vous avez recueillie chez vous, se trouve pour la recevoir à la portière du carrosse.

J'espère que voilà des égards pour le confort et des égards pour les convenances ; j'espère que voilà votre devoir, — devoir d'hospitalité, de sympathie, de protection pour une "lady" à qui ces trois choses sont nécessaires, — adouci, simplifié, rendu facile d'un bout à l'autre. Je vous invite cordialement, monsieur, à se-

conder les efforts que je fais, dans les intérêts sacrés de la famille. Je vous conseille sérieusement de me confier une lettre par laquelle vous offrirez l'hospitalité de votre maison (et de votre cœur) à la pauvre femme, si maltraitée, dont je plaide aujourd'hui la cause...

Il étendait vers moi son énorme patte ; il frappait sa poitrine d'où la fièvre pouvait s'exhaler ; il m'adressait de pompeuses périodes, comme si nous eussions été à la Chambre des communes. Il était grand temps d'en finir par quelque coup de désespoir. Il était aussi grand temps de mander Louis, et de faire prudemment des fumigations dans la chambre.

En cette circonstance critique, une idée vint s'offrir à moi, — idée inappréciable qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, mettait du même coup deux oiseaux par terre. Je résolus de me débarrasser et de l'ennuyeuse éloquence du comte, et des ennuyeux chagrins de lady Glyde, en octroyant la requête de cet odieux étranger, et en écrivant immédiatement la lettre qu'il sollicitait de moi.

Nul danger que l'invitation fût acceptée, car on ne pouvait admettre que Laura consentit jamais à quitter Blackwater-Park, tant que Marian y serait alitée et malade.

Il était impossible de comprendre comment cet obstacle, si opportun, si commode, avait pu échapper à l'officieuse pénétration du comte ; — mais, au fait, il n'y avait pas songé. Ma crainte que la pensée ne lui en vint, si je lui laissais le temps d'y réfléchir, me stimula de telle façon, que par extraordinaire, je parvins à me remettre sur mon séant.

Je saisis, — saisir est le mot, — la plume et le papier que j'avais à ma portée, et la rédaction de la lettre coula de source, comme si j'eusse été le premier expéditionnaire venu :

"Très-chère Laura, veuillez arriver dès que la fantaisie vous en prendra. Coupez le voyage en deux, en couchant à Lon-

dres, chez votre tante. Désolé d'apprendre la maladie de notre chère Marian. Votre bien affectionné pour jamais."

A longueur de bras, je remis cette lettre au comte, — je me laissai tomber dans mon fauteuil, — et j'ajoutai : veuillez m'excuser ; je suis dans un état de prostration complète ; il m'est impossible de faire maintenant quoi que ce soit. Voulez-vous vous aller reposer, et prendre quelque chose en bas ? Tendresse à tous, sympathies, tout ce que vous voudrez. Bonjour...

Il fit encore un discours, — homme véritablement inépuisable. Je fermai les yeux ; je tâchai de l'écouter le moins possible. Encore me força-t-il d'en entendre une bonne partie.

L'interminable époux de ma sœur me félicitait du résultat de notre entrevue ; il parla longtemps encore de ses sympathies et des miennes ; il s'apitoya sur ma misérable santé ; il m'offrit une ordonnance écrite ; il insista sur la nécessité de n'oublier point ce qu'il m'avait dit à propos de l'influence des rayons lumineux ; il accepta mon obligeante invitation ; il me dit que je verrais arriver lady Glyde sous deux ou trois jours ; il sollicita de moi la permission de ne songer qu'à notre réunion future, au lieu de s'affliger et de m'affliger en me faisant ses adieux ; il ajouta beaucoup de choses encore que (j'ai quelque plaisir à le dire) je sus alors me dispenser d'écouter, et dont je n'ai gardé naturellement aucun souvenir.

J'entendais sa voix sympathique faiblir en s'éloignant de moi par degrés ; mais, si gros qu'il fût, je ne l'entendais pas, "lui". Il avait le mérite négatif de ne faire absolument aucun bruit. Je ne sus pas distinguer le moment où il ouvrit la porte, ni celui où il la referma. Après un intervalle de silence, je me hasardai à ouvrir les yeux ; — il était parti.

Je sonnai Louis, et me retirai dans ma chambre de bain. Un lavage à l'eau tiède

fortifiée de vinaigre aromatique, et une copieuse fumigation, telles étaient bien évidemment les deux précautions à prendre ; l'une pour moi, l'autre pour mon cabinet. J'y eus recours tout naturellement. Elle se trouvèrent suffisantes, je le dis avec une certaine satisfaction. Ma sieste habituelle ne fut pas troublée ; je m'éveillai, la peau moite, et parfaitement rafraîchi.

Mes premières questions furent pour le comte. Etions-nous réellement débarrassés de sa grosse personne ? Oui, le train du soir l'avait emporté. Avait-il pris son lunch, et de quoi ce composait son repas ? Exclusivement de tarte aux fruits et de crème. Quel homme, grand Dieu ! quelles facultés digestives !

\* \* \*

S'attend-on à ce que j'ajouterai quelque chose encore ? Je ne le crois pas. Je pense avoir atteint les limites qui m'étaient assignées. Les pénibles circonstances qui survinrent à une époque ultérieure ne sont pas, je leur en sais gré, à ma connaissance personnelle. Je prie et supplie que personne n'ait l'inhumanité de rejeter sur moi le moindre blâme, à raison de ces événements qui me sont demeurés étrangers.

J'ai tout fait pour le mieux.

Je n'ai pas à répondre d'une calamité déplorable, qu'il était absolument impossible de prévoir. J'en suis tout à fait ébranlé. Plus que personne autre, c'est moi qui en ai souffert. Louis, mon valet, (qui, à sa façon stupide, m'est véritablement attaché), se tient pour certain que je ne m'en relèverai pas. Il me voit m'essuyer les yeux, en lui dictant ces lignes.

Je me borne donc à mentionner, — cette justice m'étant due, — que tout cela n'est pas de ma faute, et que je suis absolument à bout de force et de courage.

Qu'ai-je besoin de rien ajouter ?



LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR ELIZA MICHELSON, FEMME DE CHARGE A BLACKWATER-PARK.

## I

On me requiert d'exposer simplement ce que je puis savoir de la marche suivie par la maladie de miss Halcombe, et des circonstances dans lesquelles lady Glyde quitta naguère Blackwater-Park pour se rendre à Londres.

La raison fournie pour cette demande qu'on m'adresse, est que mon témoignage devient indispensable aux intérêts de la vérité, comme veuve d'un "clergyman" de l'Eglise d'Angleterre (réduite par les rigueurs du sort à la nécessité d'accepter une condition subalterne), j'ai appris à placer les intérêts de la vérité au-dessus de toute autre considération. Je dois donc accueillir une requête à laquelle, sans cela (vu ma répugnance à me mêler de certaines affaires de famille, passablement affligeantes), j'aurais hésité à faire droit.

Je n'ai point gardé de "memoranda" relatifs à cette époque. Par conséquent, je ne saurais, à un jour près, garantir la précision d'une date. Je crois bien, cependant, ne pas me tromper en affirmant que la grave maladie de miss Halcombe commença dans la seconde quinzaine ou les derniers dix jours du mois de juin.

On déjeunait tard, à Blackwater-Park ; — quelquefois on n'était pas à table avant dix heures, jamais plus tôt qu'à neuf heures et demie. Le matin dont je parle, miss Halcombe (qui habituellement descendait la première) ne vint pas se mettre à table. Après qu'on l'eût attendue plus d'un quart d'heure, la principale femme de chambre reçut ordre d'aller s'enquérir d'elle, et revint en courant de son appartement, prise tout à coup d'un grand effroi.

Je la rencontrai sur l'escalier, et me rendis immédiatement chez miss Halcombe pour voir de quoi il s'agissait. La pauvre

jeune lady était hors d'état de me l'apprendre. Elle marchait dans sa chambre, une plume à la main, en proie à un délire complet et à une fièvre ardente.

Lady Glyde fut la première qui accourut, arrivant de sa chambre à coucher. Ses alarmes, son désespoir, la rendaient complètement inutile. Le comte Fosco et sa femme, immédiatement après, furent tous deux très-serviables et très-bons. Sa Seigneurie la comtesse voulut bien m'aider à remettre au lit miss Halcombe.

Sa Seigneurie le comte, resté dans le salon d'attente, s'étant fait apporter ma petite pharmacie, prépara une mixtion pour miss Halcombe, ainsi qu'une lotion rafraîchissante à lui appliquer sur les tempes, de façon à ne pas perdre de temps avant l'arrivée du médecin. La lotion fut appliquée ; mais nous ne pûmes jamais décider la malade à prendre le breuvage préparé pour elle.

Sir Percival se chargea de mander le médecin. Il envoya un groom à cheval, chercher le plus voisin des docteurs du pays, M. Dawson de Oak-Lodge.

M. Dawson arriva moins d'une heure après. C'était un homme déjà un peu mûr, parfaitement respectable, très-connu dans le pays, et qui nous fit grand-peur en nous déclarant qu'il regardait la situation comme très-grave.

Sa Seigneurie le comte, toujours affable, entama une conversation avec M. Dawson, et lui fit connaître librement ce qu'il pensait de l'état des choses. M. Dawson, qui ne me parut pas prodigue de courtoisie, voulut savoir si l'avis de Sa Seigneurie était celui d'un médecin en titre, et apprenant que le comte avait simplement étudié la médecine, sans vouloir s'adonner à la pratique, répondit qu'il n'avait pas coutume de consulter avec des "médecins amateurs."

Le comte, montrant une douceur vraiment chrétienne, sourit simplement, et quitta la chambre. Avant de sortir, cependant, il m'avait avertie que si, par

hasard, on avait besoin de lui, on le trouverait toute la journée dans le petit embarcadère au bord du lac.

Ce qui lui faisait choisir ce but de promenade, je ne saurais le dire. Mais il partit et demeura dehors toute la journée, jusqu'à sept heures, qui était le moment du dîner. Peut-être voulait-il ainsi donner l'exemple et montrer qu'il fallait laisser le château dans le calme le plus complet. Il était tout à fait dans sa nature d'agir ainsi. Je n'ai jamais vu un noble manifester plus d'égards envers tous et chacun.

Miss Halcombe passa une très-mauvaise nuit, la fièvre allant et venant, et, au lieu de s'apaiser, empirant aux approches de la matinée. N'ayant pas sous la main dans le voisinage, une garde en état de la soigner, nous primes faction auprès d'elle, nous relevant tour à tour. Sa Seigneurie la comtesse et moi. Lady Glyde, fort imprudemment, insista pour partager nos soins. Elle était beaucoup trop nerveuse et d'une santé trop délicate pour supporter avec calme les inquiétudes qu'amenait l'état de miss Halcombe.

Elle se faisait donc beaucoup de mal, gratuitement et sans nous procurer la moindre assistance réelle. Jamais n'a existé femme plus affectueuse et plus douce ; mais elle pleurait sans cesse, elle s'effrayait à tout bout de champ ; — deux faiblesses qui la rendaient tout à fait impropre à s'éjourner dans une chambre de malade.

Sir Percival et le comte vinrent dans la matinée, s'enquérir de ce qui se passait.

Sir Percival (malheureux, je le présume de l'affliction qu'il voyait à sa femme et de la maladie contre laquelle luttait miss Halcombe) semblait fort troublé, fort indécis. Le comte manifestait, au contraire, le sang-froid et l'intérêt voulus par les circonstances. Il tenait d'une main son livre, de l'autre son chapeau de paille, et, devant moi, fit connaître à sir Percival le

projet qu'il avait de sortir encore pour aller étudier du côté du lac :

— Laissons, disait-il, laissons le château à son calme ; ne fumons pas dans la maison, mon ami, puisque miss Halcombe est malade. Allez de votre côté, j'irai du mien. Quand j'étudie, j'aime à être seul. Bonjour, mistress Michelson ! . . .

Sir Percival n'eut pas la civilité, — peut-être en bonne justice devrais-je dire : l'attention, — de prendre congé aussi poliment. A parler vrai, le seul habitant du château, qui, de temps à autre, me traitât sur le pied d'une "lady" déclassée par les circonstances, était le comte Fosco. Il avait les bonnes façons de la vraie noblesse ; il savait rendre à chacun ce qui lui est dû. Jusqu'à la jeune personne attachée à lady Glyde (on la nomme Fanny) qu'il voulait bien ne pas regarder comme au-dessous de son attention.

Lorsque la pauvre enfant fut renvoyée par sir Percival, Sa Seigneurie (tout en me montrant les exercices de ses charmants petits oiseaux) voulut bien s'inquiéter de ce qu'elle allait devenir, de l'endroit où elle passerait la journée en quittant Blackwater-Park, de mille autres détails encore. C'est dans ces menues attentions, si remplies de délicatesse que se manifestent toujours les avantages d'une naissance aristocratique.

Je ne m'excuserai pas d'avoir introduit ici ces détails ; en bonne justice, ils étaient dus à Sa Seigneurie, dont le caractère, j'ai lieu de le savoir, est jugé par certaines personnes avec une rigueur excessive. Le noble qui sait respecter une lady déclassée par les circonstances, et prendre un intérêt paternel au sort d'une humble suivante, manifeste des principes et des sentiments d'un ordre trop élevé pour qu'on les mette en question à la légère. Ce ne sont pas des opinions que j'avance, — ce sont des faits que je présente.

Je m'efforce, en traversant la vie, de ne pas juger pour n'être point jugé moi-

même. Un des plus beaux sermons de mon cher mari fut écrit précisément sur ce texte. Je le lis et relis constamment, — dans l'exemplaire que j'ai de l'édition imprimée, par souscription, durant les premiers mois de mon veuvage, — et de chaque lecture nouvelle je tire un surcroît de bénéfice spirituel, un surcroît d'édification.

L'état de miss Halcombe ne s'améliorait pas, et même la seconde nuit fut pire que la première. Les soins de M. Dawson étaient fort assidus. Quant aux devoirs pratiques de la garde-malade, nous nous les partageons encore, la comtesse et moi ; lady Glyde persistant toujours à veiller avec nous, malgré nos instances réitérées pour qu'elle voulût bien consentir à prendre quelque repos : — Ma place est au chevet de Marian, se bornait-elle à nous répondre : que je sois malade ou bien portante, rien ne saurait me résoudre à la perdre de vue un seul instant. . . .

Vers midi, je descendis pour vaquer à quelques-uns de mes devoirs quotidiens. Une heure après, remontant auprès de la malade, je vis le comte "qui pour la troisième fois était sorti, dès le matin" entrer sous le vestibule avec tous les dehors de la bonne humeur. Sir Percival, au même moment, passant la tête à la porte de la bibliothèque, interpella son noble ami avec une extrême vivacité, textuellement en ces termes :

— L'auriez-vous découverte ?

L'ample visage de Sa Seigneurie se couvrit de fossettes souriantes, mais il n'articula pas un seul mot de réponse. Au même instant, sir Percival tourna la tête, et me voyant avancer vers l'escalier, me jeta un regard empreint de l'irritation la plus brutale.

— Entrez ici, et contez-moi l'affaire ! dit-il au comte. Quand on a des femmes chez soi, on est toujours sûr de les trouver montant ou descendant l'escalier.

Mon cher Percival, remarqua Sa Seigneurie avec bonté, mistress Michelson a

ses devoirs. Veuillez reconnaître, comme je le reconnais moi-même, en toute sincérité, qu'elle sait admirablement bien les remplir. Comment va la malade, mistress Michelson ?

Elle ne va pas mieux, mylord, j'ai regret de vous le dire.

Triste ! très-triste ! remarqua le comte. Vous avez l'air fatiguée, mistress Michelson. Il est temps, bien certainement, qu'une garde vienne en aide à vous et à ma femme. Je pourrais, j'imagine, vous être utile en ceci. Certains incidents se présentent qui forceront madame Fosco à partir pour Londres, soit demain, soit le jour d'après. Elle partira le matin pour revenir le soir, et ramènera avec elle, pour vous soulager, une garde fort capable, offrant toutes garanties de conduite, et qui, pour le moment, se trouve libre. Ma femme la connaît et peut répondre d'elle.

Toutefois avant quelle ne soit arrivée ici, veuillez n'en point parler au docteur, qui verrait de mauvais œil toute garde procurée par moi. Lorsqu'elle se montrera, sa manière d'être expliquera sa présence ; et M. Dawson sera forcé de reconnaître qu'il serait sans excuse en se refusant à l'employer. Lady Glyde partagera nécessairement cette opinion. Veuillez présenter à lady Glyde mes bien sympathiques respects. . . .

Je voulais exprimer, en termes convenables, ma reconnaissance pour les bontés de Sa Seigneurie. Sir Percival y coupa court en sommant son noble ami (il employa, je le dis à regret, une expression profane) de venir le rejoindre dans la bibliothèque, et de ne pas le faire attendre ainsi plus longtemps.

Je continuai de monter l'escalier.

J'ai honte d'avouer qu'une vaine curiosité, en cette occasion, l'emporta sur la sévérité de "mes" principes et me fit chercher indûment quel pouvait être le sens de la question adressée par sir Per-

cival à son noble ami, devant la porte de la bibliothèque.

Qui donc devait découvrir le comte, dans le cours de ses studieuses promenades du matin à travers le parc de Blackwater ? D'après les termes de la question posée par sir Percival, ce devait être une femme. Je ne soupçonnais le comte d'aucune inconvenance ; — son caractère moral m'était trop bien connu pour cela. Je ne pus donc que me répéter cette question : — "L'a-t-il découverte ?"

Résumons-nous. La nuit se passa comme à l'ordinaire, sans aucune amélioration dans l'état de miss Halcombe. Le jour d'après, elle parut aller un peu mieux. Dans la journée qui suivit, Sa Seigneurie la comtesse, sans parler à personne, en ma présence, de l'objet de son voyage, partit pour Londres par un train du matin ; son noble époux, toujours attentif, l'ayant accompagnée à la station.

Je restais donc seule chargée de miss Halcombe, avec toute chance apparente, — puisque sa sœur ne voulait pas la quitter, — d'avoir bientôt à soigner lady Glyde elle-même.

La seule circonstance, de quelque valeur qui vint à se présenter dans le cours de cette journée, fut un différend plus ou moins désagréable entre le docteur et le comte.

Sa Seigneurie, au retour de la station, monta dans le petit salon de miss Halcombe pour venir s'informer de la malade. Je sortis de la chambre à coucher afin de le renseigner, M. Dawson et lady Glyde restant tous deux auprès de miss Halcombe.

Le comte me posa beaucoup de questions sur les symptômes du mal et la manière dont on le traitait. Je l'informai que le traitement était de ceux qu'on appelle "atténuants" et que les symptômes, dans l'intervalle des accès fiévreux, manifestaient à coup sûr un affaiblissement, un épuisement toujours plus marqués. Comme je venais d'entrer dans tous ces détails,

M. Dawson sortit de la chambre à coucher.

— Bien le bonjour, monsieur ! dit Sa Seigneurie, s'avancant au-devant de lui de la manière la plus courtoise, et l'arrêtant avec cette hardiesse irrésistible, apapage exclusif des gens de haute race ; je crains beaucoup que les symptômes, aujourd'hui, ne soient pas ce qu'on pourrait souhaiter, serait-ce vrai ?

— Au contraire, je les trouve excellents, répondit M. Dawson.

— Vous persistez donc à traiter de cas de fièvre par les remèdes qui affaiblissent ? continua Sa Seigneurie.

— Je persiste dans le traitement que justifie à mes yeux mon expérience professionnelle, dit M. Dawson.

— Souffrez, répliqua le comte, que je vous adresse une simple question sur ce vaste sujet de l'expérience professionnelle. Je ne me permets plus de vous offrir un conseil, — je me borne à vous demander un renseignement.

Votre vie se passe, monsieur, à quelque distance des grands centres de l'activité scientifique, — Londres et Paris. Avez-vous jamais entendu dire que les ravages de la fièvre pouvaient être logiquement réparés en fortifiant le patient qu'ils épuisent, au moyen d'eau de-vie, de vin généreux, d'ammoniaque et de quinine ? Cette nouvelle hérésie, qu'appuient certaines autorités médicales du premier ordre, est-elle jamais, oui ou non, parvenue jusqu'à vos oreilles ?

— Lorsqu'un homme du métier me posera cette question, je lui répondrai avec plaisir, dit le docteur, qui ouvrait la porte pour s'en aller. Vous n'êtes pas un homme du métier, et je vous demanderai la permission de ne pas vous répondre. . . .

Souffleté, pour ainsi dire, sur une joue avec cette inexcusable incivilité, le comte, comme un vrai chrétien pratiquant, présenta immédiatement la seconde, en souhaitant le bonjour au docteur, le plus simplement et le plus doucement du monde.

Si feu mon cher mari avait été assez heureux pour entrer en relations avec Sa Seigneurie, combien le comte et lui se seraient mutuellement appréciés !

Sa Seigneurie la comtesse revint le même soir, par le dernier train, ramenant avec elle, de Londres, la garde annoncée. On m'apprit que cette personne se nommait mistress Rubelle. Ses dehors et sa manière imparfaite de parler l'anglais, me dirent suffisamment qu'elle était étrangère.

Mistress Rubelle m'apparut comme une petite personne maigre et déliée, aux environs de la cinquantaine, ayant le teint brun des créoles, et des yeux d'un gris-clair remarquablement inquisiteurs. Je trouvai son costume, bien que taillé dans la soie noire la plus simple, d'une étoffe infiniment trop couteuse, et décoré avec beau-

coup trop de soin pour une femme placée à ce degré de l'échelle sociale.

Je mentionnerai, sans plus, que ses manières étaient, — non peut-être d'une réserve désagréable, — mais au moins remarquablement tranquilles et concentrées ; qu'elle regardait beaucoup autour d'elle et ne disait pas grand'chose, ce qu'on pouvait tout aussi bien attribuer à sa modestie qu'aux difficultés de sa position à Blackwater-Park ; et qu'enfin elle refusa de souper dans ma chambre, bien que je l'eusse poliment invitée à y prendre son repas : circonstance curieuse, sans doute ; mais pourrait-on la trouver suspecte ?

A la suggestion particulière du comte (on reconnaîtra, ici, l'indulgente bonté du noble étranger !), il fut arrangé que mistress Rubelle n'entrerait dans l'exercice de sa charge qu'après avoir été vue et ac-

ceptée par le docteur, dans la matinée du lendemain.

Ce fut moi qui veillai cette nuit-là. Lady Glyde semblait fort peu disposée à permettre que la nouvelle garde fût employée auprès de miss Halcombe. Une telle méfiance à l'égard d'une étrangère m'étonna chez une dame aussi bien élevée et d'habitudes aussi distinguées.

— Milady, me hasardai-je à lui insinuer, personne de nous ne doit oublier qu'il ne faut point précipiter les jugements que nous portons sur nos inférieurs, et particulièrement lorsqu'ils viennent d'un pays étranger...

(à suivre)

## DEVINETTES



Vous avez secoué l'arbre de Noël, n'est-ce pas ? Non. Qui est-ce alors ?



A l'opérette, La diva chante : Où est l'amoureux ? Le voyez-vous ?



Deux femmes se sont égarées. On les retrouve maintenant gelées sur la route. Les voyez-vous ?

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA COMSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANEMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

## LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Bâtisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

### MONTREAL.

## N. LEVEILLE

### Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

## FUMEZ

LES

## CIGARES ET LES CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

## R. WILSON SMITH

### COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

## LA LIBRAIRIE

### ANCIENNE ET MODERNE

GRAND CHOIX DE VOLUMES POUR  
CADEAUX DE FETE

Ouvrages de luxe et de fantaisie, scientifiques et  
littéraires.

## DERNIERES NOUVEAUTES

ASSORTIMENT CONSIDERABLE  
DE LIVRES D'OCCASION

Nos tiroirs sont ouverts au public, chacun est  
invité à venir BOUQUINER.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

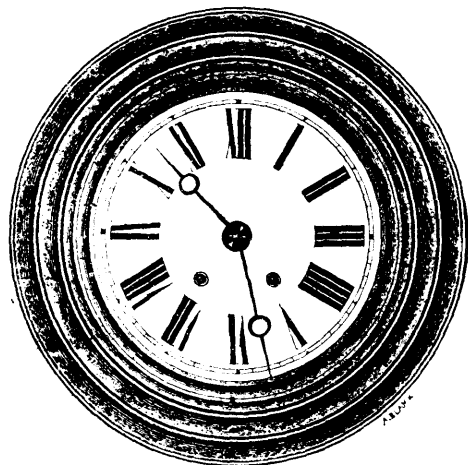
TELL. BELL 696

1617 RUE NOTRE-DAME



Hôtel de ville et beffroi de Douai

HORLOGES! HORLOGES!



POUR LE  
COMMERCE DES FETES

N'achetez pas vos horloges  
avant d'avoir vu notre  
ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un  
choix considerable de

HORLOGES MUSICALES,  
HORLOGES DE FANTAISIE,  
REVEIL-MATINS

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co.

No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel  
MONTREAL



Le mari qui rentre à deux heures du matin.  
— Jeanne, tu devrais faire plus attention. Tu sais  
comme j'ai le sommeil léger; tu as laissé ta montre  
sur le marbre et son bruit m'a réveillé! . . .



La femme qui rit des malheurs réels de son mari

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.